

Exposition **PARISIENNES CITOYENNES**

Engagements pour l'émancipation des femmes (1789-2000)

au Musée Carnavalet

(du 28-09-2022 au 29-01-2023)

(un rappel en photos personnelles d'une partie importante des œuvres présentées et hors vidéos nombreuses, et de quelques photos des visuels de presse). Il y a peut-être quelques erreurs de positionnement dans des catégories car certaines photos pourraient selon moi être classées à plusieurs endroits.

Communiqué de presse

L'exposition « Parisiennes citoyennes ! » nous entraîne dans une ambitieuse traversée historique, de la Révolution française jusqu'à la loi sur la parité, sur les traces des luttes que les femmes ont menées à Paris pour leur émancipation.

Le musée Carnavalet présente une synthèse inédite sur l'histoire et la mémoire des luttes pour l'émancipation des femmes en se concentrant sur l'histoire des féminismes à Paris.

Aux côtés de certaines figures incontournables, d'Olympe de Gouges à Gisèle Halimi, une large place est faite aux Parisiennes moins connues ou anonymes : citoyennes révolutionnaires de 1789, de 1830, de 1848,

Communardes, suffragettes, pacifistes, résistantes, femmes politiques ou syndicalistes, militantes féministes, artistes et intellectuelles engagées, travailleuses en grève, collectifs de femmes immigrées...

Le parcours de l'exposition suit un fil chronologique qui commence avec la revendication du « droit de cité » pour les femmes, pendant la Révolution, et se clôt avec la loi sur la parité, en 2000. Entre ces deux dates se déploie une dynamique de l'émancipation des femmes explorée dans toutes ses dimensions : elle implique le droit à l'instruction comme celui de travailler, les droits civils et les droits civiques, si difficiles à obtenir, mais aussi la liberté de disposer de son corps et l'accès à la création artistique et culturelle.

Peintures, sculptures, photographies, films, archives, affiches, manuscrits, ou autres objets militants voire insolites, rendent compte de la diversité des combats et des modes de revendications. Les Parisiennes citoyennes ont mille et un visages au service d'innombrables causes, dans une capitale qui crée l'événement, fabrique des icônes et rend possible les avant-gardes et les combats collectifs.

Un ouvrage écrit par Christine Bard, avec des illustrations inédites de Lisa Mandel, comprenant 180 reproductions, est publié aux Éditions Paris Musées.

COMMISSARIAT GÉNÉRAL

Valérie Guillaume, directrice du musée Carnavalet - Histoire de Paris
COMMISSARIAT SCIENTIFIQUE EXTÉRIEUR

Christine Bard, professeure d'histoire contemporaine à l'Université d'Angers (UMR TEMOS), membre de l'Institut universitaire de France

COMMISSARIAT SCIENTIFIQUE AU MUSÉE CARNAVALET

Catherine Tambrun, attachée de conservation au département Photographies et Images numériques

Juliette Tarré-Szewczyk, conservatrice du patrimoine,

responsable du département des sculptures et du patrimoine architectural et urbain



Allégorie de la Ville de Paris, 1901

Allegory of the City of Paris, 1901

Louise Abbéma (1853-1927)

Peinture – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Louise Abbéma propose ici sa version de la Parisienne, entre allégorie de la capitale et ode à la féminité. Dressée à la proue d'une nef qui rappelle la devise de Paris, une femme arbore la Légion d'honneur accordée à la capitale en 1900. Elle tient des roses dans sa main gauche et la couronne de la Victoire dans sa main droite. Cette représentation allégorique d'une féminité triomphante, est cependant assez éloignée de la réalité des luttes pour l'égalité dont la présente exposition se fait l'écho.

Quelques repères chronologiques sur les engagements pour l'émancipation des femmes à Paris

1789

Marche des dames de la Halle sur Versailles

1791

Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne d'Olympe de Gouges

1832

La femme libre, journal des saint-simoniennes, premier journal « féministe »

1862

Élisa Lemonnier ouvre la première école professionnelle pour jeunes filles. Marie Pape-Carpantier puis Pauline Kergomard créent les écoles maternelles.

1881-1882

Lois Ferry sur l'école publique gratuite, laïque et obligatoire, sans distinction de sexe.

1897

La Fronde, quotidien féministe lancé par Marguerite Durand

1907

Création de l'Union française pour le suffrage des femmes

1914

Première grande manifestation de rue pour le suffrage

1920

1956

Création de La Maternité heureuse, futur Mouvement français pour le Planning familial qui ouvre à Paris en 1961. La contraception sera autorisée par la loi Neuwirth en décembre 1967

1968

Participation active des femmes dans les manifestations, les grèves et les nouveaux mouvements contestataires

1970

Manifestation à l'Arc de triomphe honorant la femme du soldat inconnu / Naissance du MLF

1973

Création du MLAC (Mouvement de libération de l'avortement et de la contraception). La mobilisation aboutit au vote de la loi Veil (votée à titre provisoire en 1975, confirmée en 1979)

1978

Première manifestation de nuit contre le viol. En 1980, la loi sur le viol est révisée.

1982

La maison des femmes de Paris ouvre, cité Prost, dans le 11^e arrondissement

2000

<p>Protestations contre la loi « scélérate » réprimant l'avortement et la contraception</p> <p>1936</p> <p>Participation active des travailleuses à la grève générale / trois femmes entrent dans le gouvernement du Front populaire</p> <p>1944-1945</p> <p>Reconnaissance de l'égalité des droits politiques (21 avril 1944) / Premier vote des Françaises, premières élues locales et nationales (mai 1945)</p>	<p>La loi dite « sur la parité » dans les assemblées élues est adoptée / Première enquête nationale sur les violences à l'égard des femmes</p>
--	--

De la Révolution à la Commune : le temps des utopies (1789-1871)

1789, 1830, 1848, 1871 : les Parisiennes sont des actrices importantes de tous les bouleversements politiques que connaît la capitale. En dépit de leur engagement dans les révolutions qui scandent une histoire mouvementée, elles peinent à se faire entendre.

Certes, un nouvel horizon se dessine avec la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Et les citoyennes ? rétorque Olympe de Gouges.

En effet, dans Paris en révolution, les femmes qui s'engagent sont nombreuses. Elles s'organisent, animent salons ou clubs, demandent plus d'instruction, et, pour les plus audacieuses, envisagent une égalité politique complète. Le mariage civil et le divorce favorisent l'émancipation. Mais très vite, le retour à l'ordre patriarcal, étayé par le Code civil napoléonien, freine le mouvement, sans parvenir à éteindre l'espérance d'émancipation. Les brèches que sont les révolutions de 1830 et de 1848 ainsi que la Commune ouvrent le champ des possibles pour les Parisiennes éprises de justice. Elles sont saint-simoniennes, femmes de 1848 ou femmes de la Commune : vaincues en leur temps, honorées aujourd'hui.

Parisiennes en Révolution

Dans Paris, ville majoritairement féminine (54 %), les femmes participent activement à la Révolution dans les foules, les assemblées, les clubs, les fêtes civiques, les salons... Leur contribution se situe parfois dans le prolongement de leurs rôles traditionnels (nourricier, éducatif, philanthropique, par exemple) mais pas toujours : l'événement est marqué par leur intense politisation et des engagements inédits. Elles sont désormais « citoyennes ».

Pendant cette période, si elles n'acquièrent pas de droits civiques, et notamment le droit de vote et d'éligibilité, elles gagnent tout de même du pouvoir et de l'autonomie au sein de la famille : la capacité juridique, le mariage civil, le divorce, l'égalité successorale.

La grande régression

La Révolution s'achève dans un climat de recul des libertés pour les femmes. En 1793, les clubs féminins sont interdits. Puis, à la suite d'émeutes, divers décrets en 1795 interdisent aux femmes de se réunir à plus de cinq dans la rue et d'assister à une assemblée politique. La crainte des mouvements populaires de citoyennes est à son comble. Chaque sexe doit rester à « sa place ». Le risque de confusion est conjuré par le renouvellement de l'interdiction du travestissement par le préfet de police de Paris.

En 1804, le Code civil napoléonien inscrit dans la loi la domination masculine : la femme mariée perd tous ses droits, sur elle-même et sur ses enfants. En 1810, le droit au divorce est restreint et le meurtre commis par l'époux sur son épouse infidèle jugé excusable. La Restauration (1815-1830) parachève ce retour en arrière, en supprimant notamment le divorce.



Portrait présumé de Manon Roland, vers 1793

Alleged portrait of Manon Roland, c. 1793

Anonyme

Peinture - Musée d'art et d'histoire Paul Eluard, Saint-Denis

Issue de la bourgeoisie parisienne, Manon Roland, femme des Lumières, tient un salon politique réservé aux hommes. Elle estime que les « mœurs (ne) permettent [pas] encore aux femmes de se montrer ; elles doivent inspirer le bien et nourrir, enflammer tous les sentiments utiles à la patrie, mais non paraître concourir à l'œuvre politique ». Elle est guillotinée le 8 novembre 1793 pour crime d'influence. Il existe plusieurs portraits présumés de Manon Roland qui témoignent de sa popularité.



Le Divorce républicain, vers 1793-1794

The Republican Divorce, c. 1793-1794

Jean-Baptiste Mallet (1759-1835)

Dessin - Musée Carnavalet-Histoire de Paris



« Le bon sens du François », 1792 →

"The good sense of the French", 1792

Olympe de Gouges (1748-1793),

Imprimerie Du Pont

Affiche - Bibliothèque de l'Assemblée nationale

Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, 1791

Declaration of the Rights of Woman and of the Female Citizen, 1791

Olympe de Gouges (1748-1793)

Ouvrage - Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, 8-LB59-9989

Olympe de Gouges envoie de nombreux libelles à l'Assemblée, et ses affiches sont collées et discutées dans les rues de Paris. En 1791, en plein débat sur la Constitution, elle réplique à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen par une Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.

Celle qui écrivit « La femme a le droit de monter à l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune » est guillotinée le 3 novembre 1793 pour avoir exprimé son opposition au cours pris par la révolution. Il lui sera reproché d'avoir voulu « être homme d'Etat » et d'avoir « oublié les vertus qui conviennent à son sexe ».



Don patriotique de jeunes citoyennes ouvrières, vers 1793-1794 ↗
 Patriotic Gift from Young Female Workers, c. 1793-1794
 Jean-Baptiste Lesueur (1749-1826)
 Gouache sur carton - Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Club patriotique de femmes, entre 1789 et 1795 ←
 Women's Patriotic Club, between 1789 and 1795
 Jean-Baptiste Lesueur (1749-1826)
 Gouache sur carton - Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Le 10 mai 1793 est créée la Société des citoyennes républicaines révolutionnaires. Le groupe, formé d'environ 170 femmes du peuple, est animé par Pauline Léon, marchande, et Claire Lacombe, comédienne. Il réclame l'égalité et le droit de participer à la défense nationale. Son existence est brève. Dès le 30 octobre 1793, les associations de citoyennes, jugées trop subversives, sont interdites.

On 10 May 1793, the Women's Society of Revolutionary Republican Citizens was founded. The group, comprising some 170 working-class women, was led by Pauline Léon, a trades, and Claire Lacombe, an actress. The society demanded equality and the right to participate in national defence. Its existence was short-lived. Beginning on 30 October 1793, any civil associations or clubs, deemed too subversive, were prohibited.



Don patriotique de jeunes citoyennes ouvrières, vers 1793-1794 ↗
 Patriotic Gift from Young Female Workers, c. 1793-1794
 Jean-Baptiste Lesueur (1749-1826)
 Gouache sur carton - Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Club patriotique de femmes, entre 1789 et 1795 ←
 Women's Patriotic Club, between 1789 and 1795
 Jean-Baptiste Lesueur (1749-1826)
 Gouache sur carton - Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Le 10 mai 1793 est créée la Société des citoyennes républicaines révolutionnaires. Le groupe, formé d'environ 170 femmes du peuple, est animé par Pauline Léon, marchande, et Claire Lacombe, comédienne. Il réclame l'égalité et le droit de participer à la défense nationale. Son existence est brève. Dès le 30 octobre 1793, les associations de citoyennes, jugées trop subversives, sont interdites.



Anne-Louise-Germaine Necker, dite M^{me} de Staël, entre 1818 et 1848
 Anne-Louise-Germaine Necker, known as Madame de Staël, between 1818 and 1848
 Marie Éléonore Godefroid (1778-1849), d'après un portrait de François Gérard daté de 1813

Tableau - Établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles

Reconnue comme l'un des plus brillants esprits de son temps, Germaine Necker (1766-1817), fille du ministre des Finances de Louis XVI, est issue d'une famille protestante, riche et lettrée. Comme sa mère, elle se passionne pour la politique et crée, elle aussi, son propre salon libéral et progressiste. Malgré l'opposition paternelle, elle devient sous le nom de Madame de Staël romancière et essayiste, tout en menant une vie amoureuse très libre. Partie en exil en 1793, elle revient à Paris en 1795 et s'oppose à Napoléon Bonaparte.

La Monarchie de Juillet

Le 27 juillet 1830, Paris se couvre de barricades lorsque Charles X décide, entre autres, de supprimer la liberté de la presse et de limiter le corps électoral. Dans une atmosphère de guerre civile, le peuple insurgé, dont de nombreuses femmes, réclame une Charte en brandissant le drapeau tricolore. À l'issue de cette révolution, ce n'est plus un roi de France qui monte sur le trône mais un roi des Français. Louis-Philippe est-il aussi le roi des Françaises ? La féministe saint-simonienne Louise Dauriat pose la question dans une pétition. Commence une période troublée, avec des libertés publiques retrouvées pour un bref moment, ouvrant un espace pour les revendications sociales et les espoirs d'émancipation. Le premier journal féministe paraît en 1832 à l'initiative de saint-simoniennes : *La Femme libre*. Tandis que la littérature, avec George Sand, porte un regard critique sur le « destin » féminin, les premiers mouvements socialistes forgent l'utopie d'un avenir égalitaire.



La Femme libre, apostolat des femmes,
15 août 1832 (1^{er} numéro)

La Femme libre, apostolat des femmes,
15 August 1832 (1st edition)

**Marie-Reine Guindorf (1813-1837),
 Jeanne-Désirée Véret Gay (1810-1891)
 et Suzanne Voilquin (1801-1876)**

**Journal - Bibliothèque nationale de France,
 bibliothèque de l'Arsenal, 8-JO-20530(A)**



« Jeune Dame Saint Simonienne », planche →
n° 154 de la série *Costume Français*, vers 1830

"Young Saint-Simonian Lady", plate no. 154
from the *French Costumes* series, c. 1830

Louis Maleuvre, graveur (1785-18..),
Hauteœur Martinet, éditeur

Estampe – Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand

Collier saint-simonien avec l'inscription ↓
« Mère/Père », vers 1832

Saint-Simonian necklace with the inscription
"Mother/Father", c. 1832

Anonyme

Bijou – Bibliothèque nationale de France,
bibliothèque de l'Arsenal, FE-ICONO-35(12)

Ce costume inventé par le dessinateur, comprenant à la fois une tunique et un pantalon (le masculin et le féminin), permet de tourner en ridicule les ambitions égalitaires des saint-simoniennes. Leur engouement pour les idées de Prosper Enfantin, disciple de Saint-Simon, ne passe pas inaperçu. *L'Appel à la femme libre*, en 1831, prône la « régénération du genre humain par l'égalité de l'homme et de la femme ».

La Révolution de 1848

Dans l'effervescence révolutionnaire qui donne naissance à la Deuxième République, la brèche qui s'ouvre est immédiatement mise à profit par des Parisiennes qui s'engagent : femmes du peuple sur les barricades, anonymes dans les foules ; femmes d'influence, comme George Sand ou Pauline Viardot ; ou bien militantes de la citoyenneté des femmes, féministes et socialistes.

Le mot « féministe » n'existe pas encore, mais la réalité politique qu'il désigne est déjà présente sous la forme d'une aspiration collective à l'émancipation des femmes grâce à l'égalité des droits. Pétitions, clubs, presse : ces moyens désormais classiques sont utilisés. Contre un suffrage universel et un droit à l'éligibilité qui excluent la moitié de l'humanité, un nouveau moyen de protestation apparaît : la candidature féminine aux élections.

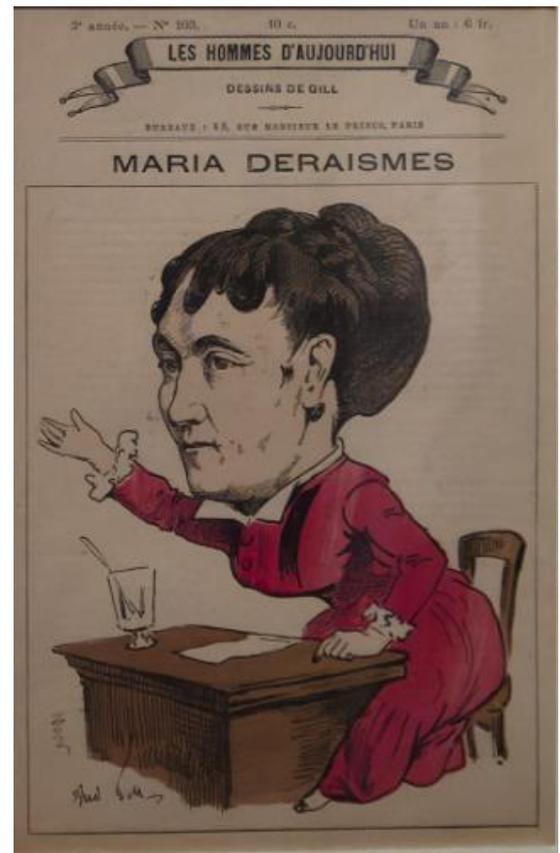


Auguste Charpentier, *Portrait de George Sand (1837 - 1839)*, 1837
© Paris Musées / Musée de la Vie Romantique

Le Second Empire

Dans le Paris du Second Empire, les engagements pour l'émancipation des femmes ne manquent pas et les féministes de plume répondent avec fermeté à leurs détracteurs.

À la faveur de la libéralisation des années 1860 resurgissent des initiatives concrètes de femmes progressistes, en particulier dans le domaine éducatif : elles créent les écoles maternelles, des cours secondaires et des formations professionnelles pour les jeunes filles. Le sort des femmes du peuple les indignent et les mobilise. Les pionnières des droits des femmes revendiquent l'émancipation économique et défendent l'idée qu'à travail égal, le salaire doit être égal. Cette idée est alors minoritaire dans le mouvement ouvrier français, sous l'influence de Proudhon, très hostile au travail féminin, facteur, selon lui, de « dégénérescence de la race ».



Les femmes de la Commune se mobilisent

Refusant la capitulation de la France devant la Prusse, et après un siège éprouvant, Paris se soulève le 18 mars 1871. Le 26, un conseil de la Commune est élu. Ni électrices ni éligibles, les Parisiennes sont néanmoins d'actives insurgées. L'institutrice Louise Michel encourage le combat contre toutes les injustices sociales. Le 11 avril, Nathalie Lemel et Élisabeth Dmitrieff créent l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, qui organise des secours et distribue le travail pour les ouvrières.

Dans les clubs mixtes ou féminins, des citoyennes de tous les milieux expriment leurs désirs, leurs révoltes et votent des motions. Elles écrivent dans la presse. André Léo, dans *La Sociale*, défend l'idée qu'il n'est pas de démocratie et de progrès sans les femmes. L'utopie se concrétise dans des mesures sociales audacieuses, mais l'attaque des troupes versaillaises y met fin, transformant Paris en un bain de sang.

À partir de portraits individuels découpés et



E. Appert, *Photomontage*, avant 1870

repeints, Appert a réalisé un photomontage trompeur pour discréditer les femmes de la Commune. Il a utilisé les clichés qu'il a pu prendre en tant que photographe expert auprès du tribunal de la Seine – des femmes et des hommes prisonniers, en attente de leur jugement, dans les camps de Versailles.

Le cigare d'Hortense David est ainsi remplacé par une bouteille. À partir d'août 1871, 1051 femmes ont été déférées devant des conseils de guerre et 160 d'entre elles ont été condamnées, dont une trentaine aux travaux forcés et une trentaine à la déportation, simple ou dans une enceinte fortifiée. La postérité retiendra surtout le terme de « pétroleuses », puisqu'on les accuse d'avoir incendié Paris.

Le temps des suffragettes (1871-1914)

La Troisième République donne un nouveau cadre aux engagements des Parisiennes.



Charles, *Hubertine Auclert tenant une banderole concernant le suffrage des femmes*, vers 1890

Bibliothèque Marguerite Durand

Dans le domaine politique, Hubertine Auclert s'impose comme une figure majeure du féminisme, un mot qu'elle emploie pour la première fois en 1882 pour qualifier le combat pour les droits des femmes. Elle est convaincue qu'il faut donner la priorité à la conquête du droit de vote et d'éligibilité des femmes, clé de voûte de tous les autres droits. Elle défend ses idées dans son journal, *La Citoyenne* et passe à l'action militante, allant même jusqu'à faire la grève de l'impôt. Le suffragisme devient, à l'aube du 20^e siècle, le combat principal des féministes.

Dans le domaine social, les Parisiennes participent aux luttes pour l'amélioration des conditions de vie et de travail des ouvrières et des employées, par la grève, le syndicalisme, l'action pour de nouveaux droits.

Dans le domaine des savoirs, les progrès de l'instruction des filles sont spectaculaires : la République française veut « donner aux citoyens des mères et épouses éduquées ». La capitale attire également des femmes qui se distinguent dans les domaines scientifique et artistique.

La figure émergente de la Femme nouvelle résume à la fois le désir d'égalité et le droit à l'indépendance. Qu'il s'agisse

de la maîtrise de la fécondité, des nouvelles pratiques sportives ou de l'évolution du vêtement, les Parisiennes sont résolument engagées sur les chemins de l'émancipation.

L'instruction, condition de l'émancipation

Dès 1868, la Ville de Paris ouvre aux filles le certificat d'études, avec douze ans d'avance sur le reste du pays. Les excellents résultats des candidates sont soulignés. Les ressources financières de la ville permettent de recruter du personnel et l'offre d'écoles privées y est importante.

L'instruction est, pour les féministes, la base de l'émancipation. Les lois Ferry de 1881-1882 permettent aux filles d'accéder à l'école dans les mêmes conditions que les garçons : obligation jusqu'à 13 ans, gratuité, laïcité. Le retard de l'alphabétisation des filles sera vite comblé. La révolution se poursuit avec l'accès aux études secondaires et supérieures, réservé à une élite féminine souvent acquise aux idées féministes.

« La femme-avocat. M^{lle} Jeanne Chauvin », *Le Petit Parisien Supplément Littéraire*, 31 octobre 1897

"The woman-lawyer. Mademoiselle Jeanne Chauvin", *Le Petit Parisien Supplément Littéraire*, 31 October 1897

Estampe - Musée du Barreau de Paris



Portrait de l'avocate Jeanne Chauvin, 20^e siècle
The lawyer Jeanne Chauvin, c. 1901
Anonyme
© Collection Musée du Barreau de Paris



M^{lle} JEANNE CHAUVIN



LA PREMIÈRE FEMME-AVOCAT
Prestation de serment de M^{lle} Petit

« La première femme avocat. Prestation de serment de M^{lle} Petit », *Le Petit Journal*, 23 décembre 1900

Journal - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



Madeleine Brès, première femme française à accéder aux études de médecine, 1875

Madeleine Brès, the first French woman to study medicine, 1875

Eugène Pirou (1841-1909)

Photographie (papier albuminé) – Ville de Paris/ Bibliothèque Marguerite Durand



Marie Curie à l'Institut du radium, 1912

Marie Curie at the Radium Institute, 1912

Henri Manuel (1874-1947)

Photographie – Prêt du musée Curie-Institut Curie-Paris

Seule femme ayant reçu deux prix Nobel (physique 1903, chimie 1911), Marie Curie est aussi la première professeure titulaire d'une chaire à la Sorbonne (1906). Jeune veuve, elle est attaquée sur sa vie privée lors d'une violente campagne sexiste et xénophobe et se voit refuser, en 1911, l'accès à l'Académie des sciences. Femme engagée dans et pour les sciences, elle équipe des ambulances en radiologie qui sauvent de nombreuses vies en 1914-1918 et transmet sa passion de la recherche à sa fille, Irène.

Féminismes en art : peintres et sculptrices

À Paris convergent au 19^e siècle des femmes impatientes d'entreprendre leur éducation artistique. La capitale française fait rêver les femmes artistes du monde entier, de plus en plus nombreuses à avoir un atelier et à pouvoir diffuser leur travail grâce, entre autres, aux salons spécifiquement féminins qui leur donnent une chance d'être exposées. Surtout, les possibilités de formation sont plus importantes qu'ailleurs grâce à des écoles privées comme l'Académie Julian, qui dispense un enseignement

reconnu attirant des élèves du monde entier.

En 1897, sous la pression féministe, l'École des beaux-arts de Paris s'ouvre enfin aux femmes, trente-six ans après celle de Londres. Au tournant du siècle, la bohème artistique qui s'installe rive gauche, au Quartier latin et à Montparnasse, compte de plus en plus de femmes, dont de nombreuses étrangères en quête de liberté.

Colette (1873-1954), vers 1910-1912

Colette (1873-1954), c. 1910-1912

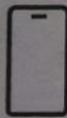
Anonyme

Photographie - Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Venue de Saint-Sauveur-en-Puisaye, Colette se métamorphose à Paris. À l'époque des *Claudine* puis de ses performances de mime, elle incarne la « femme nouvelle », avec des cheveux courts, en pionnière de la mode « garçonne ». Son œuvre célèbre « ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, physiques » ; elle explore le genre, officiel ou secret, « l'être femelle » et « l'hermaphrodisme mental ». Sa liberté personnelle fait d'elle une personnalité à part.

----->





Les Causeuses, dites aussi Les Bavardes, 2^e version, 1895

The Gossips [Les Causeuses, also known as Les Bavardes],
2nd version, 1895

Camille Claudel (1864-1943)

Sculpture – Musée Rodin, Paris, S.06291

Présentée au Salon en 1896, cette œuvre crée l'événement par sa modernité. Le critique Octave Mirbeau salue alors l'artiste : « Voici une jeune femme au cerveau bouillonnant d'idées, à l'imagination somptueuse, à la main sûre, assouplie à toutes les difficultés du métier de statuaire ; une jeune femme exceptionnelle sur qui n'est demeurée l'empreinte d'aucun maître et qui prouve que son sexe est susceptible de création personnelle. »

Plusieurs versions existent de ces *Causeuses*, une œuvre de petites dimensions appartenant à la série « Croquis d'après nature ». Présentée au Salon en 1896, cette œuvre crée l'événement par sa modernité. Le critique Octave Mirbeau salue alors l'artiste : « Voici une jeune femme au cerveau bouillonnant d'idées, à l'imagination somptueuse, à la main sûre, assouplie à toutes les difficultés du métier de statuaire ; une jeune femme exceptionnelle sur qui n'est demeurée l'empreinte d'aucun maître et qui prouve que son sexe est susceptible de création personnelle ; voici une admirable et rare artiste enfin. »



William Elborne, *Camille Claudel modelant Sakountala et son amie Jessie Lipscomb dans leur atelier*, 1887
© Musée Rodin



Autoportrait debout, vers 1880

Self-portrait, standing, c. 1880

Marie Bashkirtseff (1858-1884)

Peinture – Musée des Beaux-Arts Jules Chéret-
Ville de Nice

Sous le pseudonyme de Pauline Orell, Marie Bashkirtseff défend en 1881 dans *La Citoyenne* les carrières artistiques féminines. Venue d'Ukraine et installée à Paris en 1876, elle estime sa carrière freinée par le fait qu'elle est une femme : « Je voudrais être un homme, je sais que je pourrais devenir quelqu'un, mais avec des jupes, où voulez-vous qu'on aille ? » Cet autoportrait traduit l'ambition de la jeune artiste surdouée qui a livré dans son *Journal* un témoignage précieux de la vie des artistes femmes.



L'Atelier Julian, 1881

The Atelier Julian, 1881

Marie Bashkirtseff (1858-1884)

Reproduction d'une peinture –

Musée d'art de Dnipropetrowsk, Ukraine © akg-images

L'Académie Julian est fondée par Rodolphe Julian et Amélie Beaury-Saurel en 1866, au 36, rue Vivienne (2^e arr.). Dix ans plus tard, elle ouvre un cours de peinture pour les femmes, leur offrant même l'accès à des modèles masculins qui posent presque nus, un scandale pour l'époque mais une nécessité pour une formation artistique reconnue. L'artiste Marie Bashkirtseff se représente ici de dos au premier plan du tableau.

The Académie Julian was founded by Rodolphe Julian and Amélie Beaury-Saurel in 1866, at

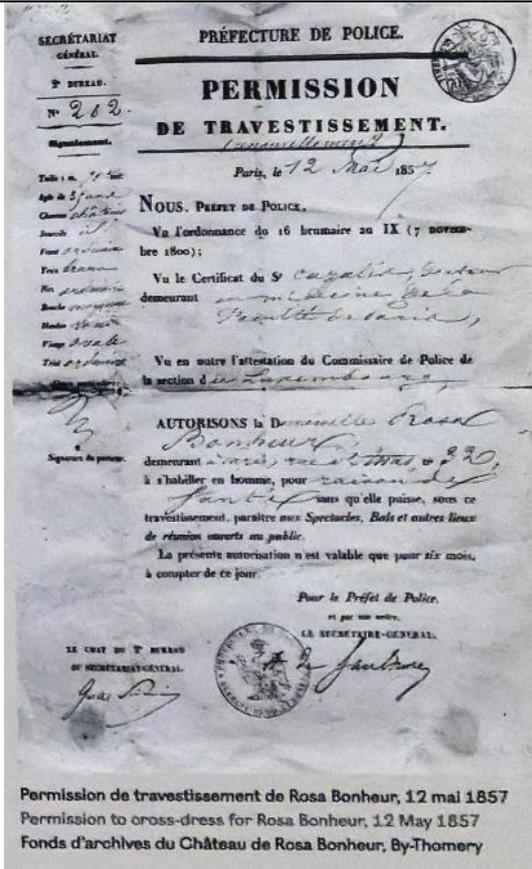


Marie-Rosalie Bonheur, dite Rosa Bonheur (1822-1899), peintre, 1850

Jean-Pierre Dantan (dit Dantan Jeune) (1800-1869)

Sculpture – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Ce buste par Dantan montre que Rosa Bonheur est reconnue dès 1850 comme une grande peintre animalière, le sculpteur ayant fait figurer sur le socle un motif inspiré de son tableau salué par la critique, *Labourage nivernais*. Très appréciée de l'impératrice Eugénie, elle est la première femme artiste à recevoir la Légion d'honneur, en 1865. Elle incarne la possibilité d'une vie libre, indépendante, anticonformiste, à l'image de son goût pour le costume masculin.



Atelier de M^{lle} Rosa Bonheur, rue de l'Ouest (actuelle rue d'Assas), 1850
Atelier of Mademoiselle Rosa Bonheur, rue de l'Ouest (current-day rue d'Assas), 1850
Anonyme
Estampe – Musée Carnavalet-Histoire de Paris



Marie Pape-Carpantier, 1878
Marie Pape-Carpantier, 1878
Charles Crès (1850-1907),
d'après Xavier-Alphonse Monchablon (1835-1907)
Peinture – Propriété Ville de La Flèche

Incarnations parisiennes des « Femmes nouvelles »

Dans le Paris des années 1900, des femmes accèdent à des rôles de premier plan dans le monde du travail et de la culture. Avocat·es, scientifiques, doctores·ses, écrivain·es ou sportives, elles imposent leur image de « Femmes nouvelles », c'est-à-dire de femmes indépendantes et convaincues de l'égalité des sexes.

Certaines femmes connaissent la gloire et donnent l'exemple de carrières possibles, malgré les discriminations. Elles se libèrent de leurs entraves, conquièrent le droit au mouvement. Elles se ruent vers les nouvelles pratiques sportives, n'hésitent pas à prendre part à des compétitions. Dans la capitale mondiale de la mode féminine, elles inspirent des transformations vestimentaires. Paris est le creuset de toutes ces nouveautés qui annoncent la modernité du 20^e siècle.

La Journaliste Séverine, 1893

Journalist Séverine, 1893

Amélie Beaury-Saurel (1848-1924)

Peinture – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Première journaliste professionnelle, Caroline Rémy, dite Séverine (1855-1929) s'est initiée auprès de Jules Vallès en travaillant pour *Le Cri du peuple*. Dreyfusarde, pacifiste, socialiste de sensibilité anarchiste, militante des droits humains et de la cause animale, elle est l'auteur·rice d'environ 6 000 articles dans de nombreux journaux. Son féminisme s'ancre dans sa propre expérience de victime de violences conjugales. Elle est particulièrement sensible au droit des femmes à disposer de leur corps.



Amélie Beaury-Saurel, Caroline Rémy dite Séverine, 1893
© Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Décryptage d'une œuvre : portrait de Séverine, première journaliste professionnelle

Séverine, née à Paris en 1855, se marie en 1871 à un homme qu'elle quitte au bout de cinq mois, enceinte et traumatisée par les violences sexuelles qu'elle a subies. Il lui faudra attendre le vote de la loi Naquet, en 1884, pour pouvoir divorcer. Les vicissitudes de sa vie d'épouse, d'amoureuse et de mère vont la rendre sensible au droit des femmes à disposer de leur corps. Son engagement féministe s'approfondit ensuite au contact de son amie Marguerite Durand. Première journaliste professionnelle, Séverine a appris le métier auprès de Jules Vallès en travaillant pour *Le Cri du peuple*. Dreyfusarde, pacifiste, socialiste de sensibilité anarchiste, militante de la Ligue des droits de l'Homme et de la cause animale, elle est l'auteur·rice d'environ 6 000 articles parus dans de nombreux journaux.



Séverine sur son balcon boulevard Montmartre, vers 1890
Séverine on her balcony boulevard Montmartre, c. 1890
 Paul Cardon, dit Dornac ou Paul Marsan (1858-1941)
 Musée Carnavalet-Histoire de Paris

La Journaliste Séverine, 1893

Journalist Séverine, 1893
 Amélie Beaury-Saurel (1848-1924)

Peinture – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Première journaliste professionnelle, Caroline Rémy, dite Séverine (1855-1929) s'est initiée auprès de Jules Vallès en travaillant pour *Le Cri du peuple*. Dreyfusarde, pacifiste, socialiste de sensibilité anarchiste, militante des droits humains et de la cause animale, elle est l'autrice d'environ 6 000 articles dans de nombreux journaux. Son féminisme s'ancre dans sa propre expérience de victime de violences conjugales. Elle est particulièrement sensible au droit des femmes à disposer de leur corps.



LE MONDE ILLUSTRÉ

51^e Année 2 Mars 1907 N° 2005



MADAME SARAH-BERNHARDT FAISANT SA CLASSE, AU CONSERVATOIRE
 Dessin de H. Bouché

Gismonda, de Victorien Sardou, avec Sarah Bernhardt, Théâtre de la Renaissance, 1894

Gismonda, by Victorien Sardou, with Sarah Bernhardt, Théâtre de la Renaissance, 1894

Alphonse Mucha (1860-1939)

Affiche – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Cette affiche somptueuse d'Alphonse Mucha destinée aux colonnes Morris témoigne de la célébrité exceptionnelle de Sarah Bernhardt. Le nom de cette comédienne interprétant tour à tour des rôles d'hommes et de femmes sur scène est associé à toutes les libertés. Personnage extravagant, femme d'affaires, directrice de théâtre, elle est aussi une femme engagée. Soutien du capitaine Dreyfus, elle subit un antisémitisme qui associe émancipation féminine, liberté sexuelle et « influence juive ».

L'essor du féminisme comme mouvement

Grâce aux libertés de réunion, de presse, de manifestation puis d'association, le féminisme devient un mouvement pérenne bien organisé. Autour du juriste Léon Richer et de l'oratrice Maria Deraismes, un mouvement républicain pour la défense des droits des femmes se structure. Paris voit naître une nouvelle vague d'associations féministes, de sensibilités diverses. La ville accueille des conférences, des réunions publiques et des congrès. En 1878, lors de l'Exposition universelle, le Congrès international du droit des femmes dure dix jours.

Le mouvement est aussi culturel : le féminisme est diffusé par la presse, la littérature, le théâtre. L'aile la



plus radicale veut de l'action : Hubertine Auclert appelle le 14 juillet 1881 à prendre la « Bastille des femmes », visant « la loi, le Code civil ». C'est la première manifestation de rue féministe en France.



Nelly Roussel et les comédiennes de «Par la révolte». Pièce écrite en 1903
[Paris, Salle des Sociétés savantes 1er mai 1903]
Bibliothèque Marguerite Durand

Nelly Roussel est une oratrice dont les performances attirent jusqu'à 2 000 personnes. Dans l'atelier de son mari sculpteur, 58, rue du Rendez-vous, elle répète la pièce de théâtre *Par la révolte*, scène symbolique, une pièce de théâtre très brève dont la première sera donnée le 1er mai 1903 dans la salle des Sociétés savantes, sous les auspices de la Ligue française pour le droit des femmes. Elle y incarne Ève portant des chaînes trop lourdes, accablée par les siècles d'oppression.



Marguerite Durand, directrice du quotidien féministe
La Fronde, 1897

Marguerite Durand, director of the feminist daily newspaper *La Fronde*, 1897

Jules Cayron (1868-1944)

Peinture - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand

Marguerite Durand, ex-jeune première à la Comédie-Française devenue journaliste, est envoyée en 1896 par *Le Figaro* au Congrès féministe international de 1896 qui se tient 8, rue Danton (6^e arr.). On attend d'elle un compte rendu sarcastique. Mais, impressionnée par la qualité des débats, elle se « convertit » au féminisme, se rapproche de la Ligue française pour le droit des femmes et devient l'une des militantes les plus importantes de la Troisième République.



Bibliothèque Marguerite Durand

Fondée en 1932 à partir des collections de Marguerite Durand, cette bibliothèque parisienne documente le féminisme, mais aussi l'histoire des femmes et de leur place dans la société. Elle s'intéresse à présent également aux questions concernant le genre.

Riche de 45 000 ouvrages, dont des éditions rares et originales d'œuvres littéraires écrites par des femmes depuis le 17^e siècle, elle conserve aussi la quasi-totalité des périodiques féminins et féministes des 19^e et 20^e siècles. 4 500 lettres et manuscrits de femmes, pour la plupart inédits, ainsi que des images et des objets féministes de toutes époques viennent compléter ces collections.

Elle est partenaire du Centre des archives du féminisme d'Angers et est le principal prêteur de cette exposition.

Pour retrouver l'actualité de la bibliothèque :
<https://linktr.ee/bibMargueriteDurand>

Les livres présentés ici sont dans le catalogue de la bibliothèque.



Reproduction sur carte postale du tableau disparu *Nos écolières*, 191.
Postcard representation of the lost painting *Nos écolières* [*Our Pioneers*]
Amélie Beaury-Saurel (1848-1924)
Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand

La Fronde, 1898

La Fronde, 1898

Clémentine-Hélène Dufau (1869-1937),
Charles Verneau, imprimeur

Affiche - Musée Carnavalet-Histoire de Paris

La Fronde, quotidien créé par Marguerite Durand, rédigé, composé et administré uniquement par des femmes, paraît de manière régulière de 1897 à 1903, puis épisodiquement. Servi par une publicité moderne, il tire jusqu'à 50 000 exemplaires. Installé dans un hôtel particulier 14, rue Saint-Georges, le siège du journal est pourvu d'une salle de rédaction, d'un salon de thé, d'une salle d'exposition, d'une bibliothèque et d'une salle d'escrime. Les « frondeuses » sont recrutées parmi les meilleures plumes du temps.

Paris, ville malthusienne

Le mouvement néo-malthusien estime qu'il faut limiter la croissance de la population mais en émancipant les femmes qui, privées d'information et d'accès à la contraception, subissent des grossesses non désirées.

En France, Paul Robin est le chef de file de ce mouvement. Pédagogue, anarchiste et internationaliste, il crée en 1896 à Paris la Ligue de la régénération humaine, qui prône la maîtrise de la fécondité. Quelques féministes aux sympathies libertaires, Madeleine Pelletier et Nelly Roussel notamment, le rejoignent.

Le mouvement ouvrier s'intéresse aussi à la « grève des ventres » anticapitaliste et antimilitariste, un mot d'ordre lancé par Marie Huot, poétesse libertaire, féministe et animatrice de la Ligue contre la vivisection. Paris est une ville réceptive à ces idées nouvelles, annonciatrices d'une révolution sexuelle à venir.



« La course des midinettes », *Le Petit Journal*,
8 novembre 1903

"The Midinette Race", *Le Petit Journal*,
8 November 1903

Journal - Collection particulière



Jean Béraud, *Le Chalet du Cycle au bois de Boulogne*, 1900

À femme nouvelle, allure nouvelle. L'ordonnance du préfet de police de Paris interdisant aux femmes le port du pantalon est contestée le 1er juillet 1887 par la féministe Marie-Rose Astié de Valsayre, qui en revendique l'usage pour l'escrime et le cyclisme. Elle demande dans une pétition aux députés le droit au costume masculin, qu'elle trouve plus décent, pratique et hygiénique que les atours des « esclaves du luxe ». La réforme vestimentaire est en marche, à l'initiative des féministes, sportives et hygiénistes.

Jean Béraud, peintre de la vie parisienne à la Belle Époque, représente les cyclistes au bois de Boulogne qui concilient la culotte bouffante (le bloomer) et l'élégance. Mais ce vêtement est à l'origine de réactions vives comme en témoigne un déluge de caricatures dans la presse. La controverse sur le droit des femmes à pédaler et sur le vêtement le plus adapté va durer une dizaine d'années. La bicyclette est aussi le moyen concret d'une liberté de déplacement.



L'émancipation à bicyclette
Culotte de cycliste, vers 1895

Emancipation by bicycle
Cyclist's bloomers, c. 1895

Anonyme

Vêtement (laine) – Palais Galliera – musée de la Mode de la Ville de Paris

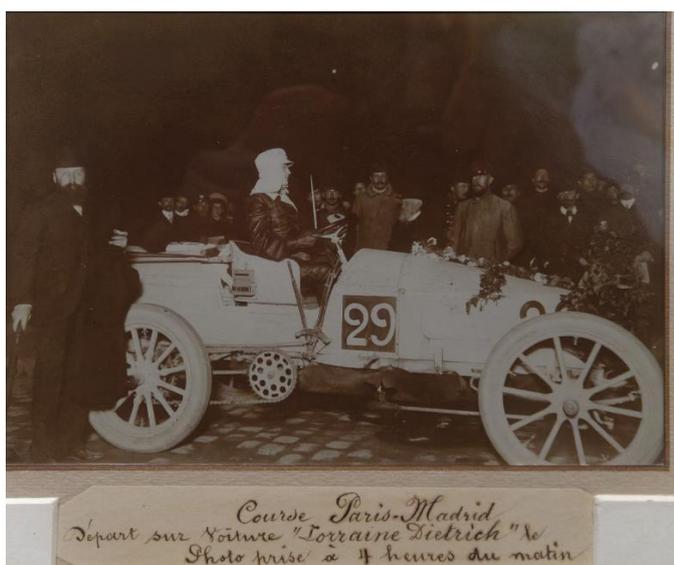


Nèva collaboratrice de « La Fronde »
sur sa bicyclette, vers 1898

Nèva collaborator of "La Fronde" on her bicycle,
c. 1898

Cautin et Berger

Photographie – Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



*Camille Crespin du Gast lors du départ
de la course Paris-Madrid, 1903*

*Camille Crespin du Gast at the departure
of the Paris-Madrid race, 1903*

Anonyme

Photographie - Ville de Paris/
Bibliothèque Marguerite Durand

En 1893, la préfecture de police de Paris crée un certificat de capacité (ancêtre du permis de conduire), d'abord réservé aux hommes puis ouvert aux femmes quatre ans plus tard. Les conductrices peuvent alors participer aux compétitions. En 1901, Camille Crespin du Gast est remarquée sur le Paris-Berlin. Mais après le Paris-Madrid de 1903, jugé très dangereux, les femmes sont exclues des courses automobiles. L'Automobile Club de France refusant la mixité, les femmes créent en 1926 leur propre automobile-club.

ELECTIONS LEGISLATIVES DE 1910

Electeurs,
A 8 HEURES 1/2 DU SOIR
REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE
Mardi 19 Avril 1910, Ecole de la rue Blanche, 9.
Jeudi 21 Avril, Ecole de la rue Milton, 5.
Vendredi 22 Avril, Ecole de la rue de Bruxelles, 32.

M^{ME} MARGUERITE DURAND
Exposera son programme
J'y serai!

MERCREDI 20 AVRIL 1910
A 8 HEURES 1/2 DU SOIR
Salle des Deux-Masques, 6, rue Fontaine
CONFERENCE PAR

M^{ME} MARGUERITE DURAND
SUR
**Le Féminisme,
Les Femmes
et la Politique.**
ENTRÉE GRATUITE

1. Affiche annonçant des meetings de Marguerite Durand dans le cadre des élections législatives ainsi qu'une conférence sur « Le Féminisme, les Femmes et la Politique », 1910



M^{me} Maria Vérone à la tribune, 1910
Madame Maria Verone at the tribune, 1910
 Léon Fauret (1863-1955)
 Peinture - Collection Les Images de Marc

Ce tableau est reproduit dans *Femina* (1^{er} avril 1910) pour illustrer l'article « Le premier meeting des suffragettes françaises », qui s'est tenu le 11 mars 1910. Pendant la campagne électorale, sous la présidence de Marie Bonnevial, spécialiste reconnue du travail féminin et pionnière de la franco-maçonnerie mixte, Hubertine Auclert et Nelly Rousset prennent la parole. L'avocate Maria Vérone enflamme l'assemblée en remplaçant le mot « hommes » par « êtres humains » dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.



Suffragette Maria Vérone, 1922
 Photograph Maria Verone (1922)
 Henri Matisse (1874-1947)
 © Collection Musée du Réseau de Paris



« Candidate, M^{me} Jeanne Laloi haranguant les électeurs du quartier Saint-Georges, à Paris », *L'Illustration*, 9 mai 1908
 "Candidate, Mademoiselle Jeanne Laloi haranguing neighbourhood voters in the district of Saint-Georges, Paris", *L'Illustration*, 9 May 1908
 Louis Rémy Sabattier (1863-1935), auteur du modèle

Estampe - Musée Carnavalet - Histoire de Paris



Réunion des suffragettes, salle des sociétés savantes, 1908
Suffragette Meeting, Hall of Learned Societies, 1908

Maurice-Louis Branger (1874-1950)

Photographie - Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Collections Roger-Viollet



Annnonce de la conférence « Ayons peu d'enfants », 3 avril 1909
 Announcement for the lecture "Let's have less children", 3 April 1909
 Génération consciente
 Tract - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



Le couple de militants néo-malthusiens
 Jeanne et Eugène Humbert, sans date
 The couple Jeanne and Eugène Humbert
 Anonyme
 © IISH / NEHA



Pétition en faveur du vote des femmes, 1904
 Petition for women's suffrage, 1904
 Conseil national des femmes françaises (CNFF)
 Document imprimé - Centre des Archives du Féminisme,
 Université d'Angers



Nelly Roussel avec sa fille Mireille Godet, 1904
 Nelly Roussel with her daughter Mireille Godet,
 1904
 Henri Godet (1863-1937)
 Sculpture - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



Agence Rol (1904-1937),
Madeleine Pelletier, avril 1910.

Madeleine Pelletier, Avril 1910

Agrandissement d'une photographie
© Bibliothèque nationale de France

En 1903, Madeleine Pelletier devient la première femme admise à passer l'internat en psychiatrie. Intellectuelle et activiste, socialiste, franc-maçonne, elle est surtout connue comme la figure la plus radicale du féminisme français. L'égalité des sexes passe, pour elle, par l'effacement de la différence de genre : elle s'habille en homme et choisit le célibat. Selon elle, l'oppression des femmes est avant tout sexuelle. Elle est la première féministe défendant le droit à l'avortement.



D'une guerre à l'autre : ambivalences de la modernité (1914-1939)

En 1914-1918, les Françaises participent massivement à l'effort de guerre ; beaucoup assument une autonomie nouvelle. Mais le moment est loin d'être favorable au féminisme. Alors que de nombreux pays

reconnaissent l'égalité des droits politiques en accordant le droit de vote aux femmes à l'issue de la Première Guerre mondiale, les Françaises se heurtent à un refus persistant du Sénat.

Leur rôle dans le monde du travail n'est pas mieux accepté, et la crise des années 1930 le rappelle en touchant de plein fouet les salariées. De plus, la natalité, en baisse, inquiète les autorités, qui renforcent le combat contre l'avortement et mettent en place des politiques familialistes.

Malgré l'âpreté politique et sociale de la période, Paris vit une véritable révolution des mœurs. Les garçonnnes des Années folles troublent la frontière entre le masculin et le féminin. Après la Femme nouvelle de la Belle Époque, voici la « femme moderne », qui vit avec son temps.

Les engagements des femmes à Paris prennent des directions multiples.

Le droit de vote comme la cause pacifiste mobilisent les militantes. Les femmes sont aussi très présentes, pendant le Front populaire, dans la grève générale. En 1936, trois femmes (Cécile Brunschvicg, Irène Joliot Curie et Suzanne Lacore) entrent au gouvernement.

Face à la guerre

En 1914, le mouvement pour l'émancipation des femmes se fracture : une large majorité soutient l'Union sacrée, tandis qu'une minorité reste pacifiste et internationaliste mais la censure et l'interdiction de passer les frontières limitent les protestations. En 1917, la répression s'aggrave avec l'arrivée de Clemenceau au pouvoir.

Avec la guerre, les conditions de travail se sont dégradées, mais en 1915, les luttes féministes pour les plus défavorisées aboutissent : la loi reconnaît aux travailleuses à domicile un salaire minimum.

En 1917, les employées et ouvrières de l'habillement entrent en grève, manifestent dans Paris et entraînent celles qui travaillent dans l'armement. Le mouvement menace la machine de guerre. Les préjugés sur la passivité de la main d'œuvre féminine sont dépassés et le gouvernement doit plier. Le 26 mai un article de *l'Ouest-Éclair* souligne une incontestable « victoire du féminisme ».



Branger, M.L., *Grève des midinettes, Paris, 18 mai 1917, 1917,*
© Roger Viollet



Éventail suffragiste « Je désire voter », affichant le résultat d'un référendum organisé par Le Journal du 26 avril au 3 mai, ayant réuni 505 972 voix en faveur du vote des femmes, 1914 Maison Chambrelent et Croix successeur, éventailiste publicitaire Collection CPHB
© Rebecca Fanuele

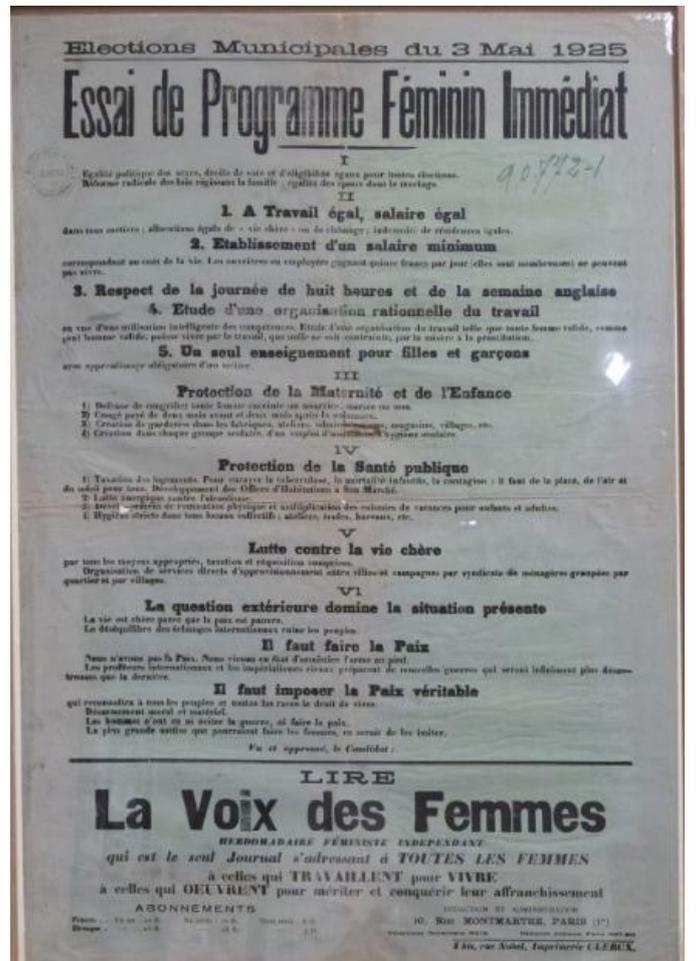


Féminismes de l'entre-deux-guerres

Malgré leur participation à l'effort de guerre, les Françaises restent privées de droits politiques et le Code civil les maintient sous tutelle. Le retour à l'ordre « naturel » des sexes est célébré. Des politiques natalistes sont mises en place, avec, notamment, une forte répression de l'avortement (lois de 1920 et 1923) et la glorification des familles nombreuses.

Les féminismes étendent leur influence, se diversifient – de la droite catholique à la gauche révolutionnaire –, au service de causes multiples, mais leur objectif premier reste la citoyenneté. En 1925, le Conseil national des femmes françaises fédère 165 associations et 150 000 adhérentes. L'Union française pour le suffrage des femmes atteint les 100 000 membres en 1929.

Des suffragettes font l'actualité avec des coups d'éclat à Paris (elles manifestent, s'enchaînent, lancent des tracts en avion sur la Sénat, distribuent des chaussettes à des sénateurs, font des charivaris, bloquent des rues, brûlent le code civil, perturbent les élections, pétitionnent...). Le suffragisme en France connaîtra pourtant une « étrange défaite ».





Le Paris des garçonnnes

Deuil, anxiétés, mais aussi modernité et besoin de s’amuser : le climat de l’après-guerre est contrasté. Une atmosphère de libération sexuelle anime le Paris de la fête et de la bohème.

En 1922, Victor Margueritte en peint sa version dans *La Garçonne*, dont le succès scandaleux lui coûte sa légion d’honneur. Le « Paris-Lesbos » défie la morale puritaine et l’ordre patriarcal. La capitale de la France, où l’homosexualité n’est pas légalement condamnée, est un espace propice à l’émancipation.

L’avant-garde littéraire pivote autour de couples de femmes de la Rive gauche : Gertrude Stein et Alice Toklas, Sylvia Beach et Adrienne Monnier... Nombre de lesbiennes étrangères trouvent à Paris leur épanouissement amoureux et professionnel. « Il ne faut pas chercher Sapho ni à Mytilène, ni à Leucade, ni à Alexandrie, ni même dans les couvents... C’est une artiste. Donc elle a déménagé à Paris » écrit Maryse Choisy dans un numéro du *Rire* consacré aux « Dames seules » en 1932.



Lily [sic]. Portrait de Lili Wegener, 1922

Lily [sic]. Portrait of Lili Wegener, 1922

Gerda Wegener (1886-1940)

Peinture – Centre Pompidou, Paris, Musée national d’art moderne – Centre de création industrielle

Le modèle, Lili Wegener, a épousé en 1904 la peintre Gerda Gottlieb. En 1912, le couple s’installe à Paris, au Champ-de-Mars, profitant du climat de liberté qui règne dans la bohème artistique parisienne. Soutenue par l’amour de son épouse, dont elle est aussi le modèle privilégié, Lili est la première femme transgenre opérée et ayant obtenu un changement d’identité.



Brassai, *Boîte de nuit « Le Monocle »*, Paris 1933
 © Estate Brassai
 Succession-Philippe Ribeyrolles

Dans les années 1920, de nombreux dancings ouvrent dans la capitale. Les femmes qui aiment les femmes se retrouvent au Monocle, cabaret ouvert en 1932 par Lulu de Montmartre et installé dans une ruelle de la butte, puis au 60, boulevard Edgar-Quinet (14e arr.). Les clientes y dansent au son d'un orchestre exclusivement féminin. Certaines lesbiennes affichent ici des signes de masculinité : cheveux courts lissés par la gomina, pantalon, veste, cravate.

Brassai, photographe fasciné par le Paris nocturne, avec cette série de portraits des habituées de ce cabaret, laisse un témoignage unique de l'ambiance qui y régnait.



← *Adrienne Monnier, Paris, 1938*

Sylvia Beach, Paris, 1937 ←

James Joyce chez "Shakespeare and Company" avec Sylvia Beach et Adrienne Monnier, 1938 ↗

James Joyce at "Shakespeare and Company" with Sylvia Beach and Adrienne Monnier, 1938

Citoyennes au temps du Front populaire

La crise économique des années trente affecte brutalement l'emploi des femmes. Une campagne sans précédent est déclenchée pour le retour des femmes au foyer. La dynamique de l'émancipation des femmes est remise en cause. Mais la grève générale de 1936 mobilise la main-d'œuvre jeune, féminisée, mal payée et peu syndiquée.

Les acquis sociaux obtenus en juin 1936 (40 heures par semaine, 15 jours de congés payés) bénéficient à toutes et tous, mais la différence de salaires selon le



sexe est maintenue : les ouvrières sans qualifications sont payées entre 25 % et 40 % de moins que les hommes...

Le gouvernement de Léon Blum nomme aussi trois femmes secrétaires d'État : Irène Joliot-Curie, Suzanne Lacore et Cécile Brunschvicg. Elles sont pourtant privées de droits politiques en tant que femmes, et sans droits civils pour celles qui sont mariées. « Trois hirondelles ne font pas le printemps », commente Louise Weiss.

Militantes suffragistes de La Femme nouvelle à l'hippodrome de Longchamp, 28 juin 1936
Suffragist activists from The New Woman (La Femme nouvelle) at the Longchamp race course, 28 June 1936

Agence Keystone

Photographie
© Keystone-France/GAMMA RAPHO



Agence Keystone, Les militantes de La Femme nouvelle devant le Grand Hôtel à Paris, place de l'Opéra, 20 février 1935

Activists from The New Woman (La Femme nouvelle) outside the Grand Hôtel in Paris, place de l'Opéra, 20 February 1935

Agrandissement d'une photographie,
© Keystone-France/GAMMA RAPHO



Décryptage d'une œuvre : Rose Zehner dans l'atelier de sellerie de l'usine Citroën, par Willy Ronis

Cette célèbre photographie de Willy Ronis immortalise la militante communiste et syndicaliste Rose Zehner (1901-1988) s'adressant aux ouvrières de Citroën à la veille d'une grève de protestation contre le recul des acquis sociaux. Willy Ronis se souvient : « Les gens criaient de colère. Je n'ai pas eu une vraie réaction de reporter : l'atmosphère était tellement tendue que je me suis senti de trop et suis parti. Je n'ai fait qu'une photo, celle-là ». Licenciée après cette grève, Rose Zehner ouvre un bistrot, *Chez Lulu et Rosette*, rue Saint-Charles. Sa harangue dans un atelier féminin deviendra iconique. Quarante-deux ans plus tard, Willy Ronis retrouve le cliché et l'intègre dans son ouvrage *Sur le fil du hasard*.

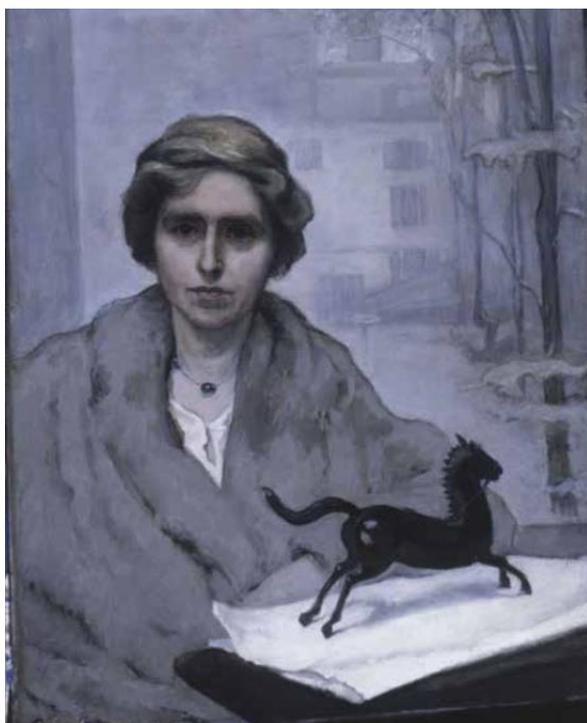


Les liens de la sororité

Entre les deux guerres, les réseaux de femmes se multiplient dans la capitale. Les salons, comme celui de Natalie Barney dédié à la culture lesbienne, ou celui des sœurs Nardal consacré à la négritude,

prospèrent. Librairies et bibliothèques offrent des possibilités de rencontres, à la librairie Shakespeare and Co, fondée par l'Américaine Sylvia Beach, ou à la Bibliothèque Marguerite Durand, « office de documentation féministe ».

En ces temps où l'accès des femmes aux études et au monde du travail qualifié progresse, les associations et clubs professionnels non mixtes se structurent à Paris, la capitale servant généralement de siège national. La dynamique féministe encourage les femmes à cultiver l'amitié, la solidarité et la sororité, face aux règlements qui les excluent toujours de nombreux clubs et réseaux masculins.



Romaine Brooks, *Portrait de Natalie Clifford Barney (1876-1972), femme de lettres, dit «L'Amazone»*, 1920

© Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Natalie Clifford Barney, 1920

Natalie Clifford Barney, 1920

**Béatrice Romaine Goddard,
dite Romaine Brooks (1874-1970)**

Peinture – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

L'Américaine Natalie Clifford Barney, comme sa compagne, Romaine Brooks, ont trouvé à Paris un havre de paix pour vivre leurs amours féminines multiples. Expatriées et fortunées, elles ne craignent pas de défier la morale dominante et leur liberté paraît sans limites. Dans *Éparpillements, recueil d'aphorismes (1910)*, Natalie Clifford Barney juge que « la vie la plus belle est celle que l'on passe à se créer soi-même et non à procréer ».



**Manteau non griffé ayant appartenu
à Natalie Clifford Barney, vers 1937-1939**

No-brand coat belonging to Natalie Clifford Barney,
c. 1937-1939

Palais Galliera-musée de la Mode de la Ville de Paris

en France la



Remplir de hautes fonctions.

Quitter le domicile conjugal.

Obtenir un passeport sans autorisation.

Pénétrer à la Bourse.

N° 48 [L] P. 104

femme ne peut pas...






S'habiller en homme.

Rendre la justice.

mais elle pourrait être guillotinée...

N° 48 [L] P. 105

**Odette Simon-Bidaut, autrice de l'article
« En France la femme ne peut pas »,
Maurice Tabard, auteur des photographies, Vu,
13 février 1929**

**Odette Simon-Bidaut, author of the article
“In France, women cannot...”, Maurice Tabard,
photographer, Vu, 13 February 1929**

Musée Nicéphore Niépce

De la Résistance à Mai 68 : entre deux vagues (1939-1968)

La défaite de 1940 enclenche une phase de régression pour les droits des femmes. C'est pourtant en citoyennes que certaines s'engagent dans la Résistance. Leur courage justifie la reconnaissance de l'égalité des droits civiques, en 1944. Mais le rôle alloué aux femmes dans la vie politique reste modeste. En revanche, dans les associations et les syndicats, les engagements féminins sont multiples.

Le baby-boom et le conservatisme moral dominant mettent au premier plan des revendications la conciliation entre vie professionnelle, personnelle et maternité. Parallèlement, le modèle familial traditionnel est critiqué par Simone de Beauvoir, qui publie *Le Deuxième Sexe* en 1949.

Fondé en 1956 sous le nom rassurant de la Maternité heureuse, le Planning familial ouvre en 1961 à Paris un Centre de planning familial. La loi Neuwirth autorisant la contraception est votée le 28 décembre 1967.

Des « scandaleuses » telles que Juliette Gréco et Françoise Sagan annoncent les changements à venir. D'autres embrassent la dissidence politique et prennent des risques en soutenant l'indépendance algérienne.

Puis, dans l'effervescence de Mai 68, les femmes prennent conscience que, dans les manifestations, les assemblées générales ou les grèves, leur voix compte toujours moins que celle des hommes.

Citoyennes en résistance

Dans la France de Vichy, les changements législatifs restreignent les droits des femmes et des minorités sexuelles suivant un tournant pris dès la fin de la Troisième République.

À Paris comme ailleurs, mouvements et réseaux de résistance gagnent en importance entre 1940 et 1944. Ils veulent libérer le territoire de l'occupant, encourager le patriotisme, dénoncer la barbarie nazie, défendre les valeurs démocratiques, réagir aux persécutions antisémites... Les femmes y sont bien présentes, même si le pouvoir reste masculin. Le parti communiste (interdit en 1939), qui attire bon nombre d'opposantes au régime du maréchal Pétain, est à l'origine du seul mouvement féminin créé sous l'Occupation : l'Union des femmes françaises. Le poids des femmes dans la résistance n'est pas reconnu à sa juste valeur. 88 % des cartes de combattants volontaires de la Résistance seront attribuées à des hommes. C'est toutefois l'argument de la participation des femmes à la résistance qui justifie la reconnaissance des droits politiques des Françaises (ordonnance du 21 avril 1944).



Joséphine Baker, 1948

Photo © Ministère de la Culture / Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, Dist. RMNGrand Palais / Studio Harcourt

Décryptage d'une œuvre : Joséphine Baker, citoyenne soldate

Répondant à l'appel du 18 juin, des femmes ont rejoint l'armée de la Libération, au même titre que les hommes.

Originaire de Saint-Louis (Missouri), naturalisée française en 1937, Joséphine Baker, célèbre artiste de music-hall, a donné des concerts pour l'armée française et participé au contre-espionnage dès 1939. En mai 1944, elle devient sous-lieutenante dans les Formations féminines de l'air et elle est décorée de la médaille de la Résistance française avec rosette le 5 octobre 1946.

En 2021, elle est la sixième femme à entrer au Panthéon.

Les espoirs de la Libération

En 1945, au sein du Conseil municipal de Paris, alors majoritairement à gauche, les conseillères sont environ 12 %. C'est plus que le pourcentage de députées à l'Assemblée nationale ou de conseillères générales de la Seine (environ 5 %). Le Parti communiste est le parti le plus féminisé. Ses élues parisiennes sont des militantes chevronnées, issues de la Résistance, avec de riches parcours associatifs (à l'Union des femmes françaises, notamment) et politiques. Plusieurs ont des mandats nationaux.

Moins nombreuses, les élues catholiques les plus progressistes sur le plan social sont actives au sein du Mouvement républicain populaire.

L'Union féminine civique et sociale investit le terrain politique et ouvre dès novembre 1944 un centre de formation civique pour les femmes à l'Institut catholique de Paris. La modernité de ces apprentissages citoyens entre souvent en conflit avec le discours conservateur du clergé.

Vente du journal *Femmes françaises*
par une militante pendant la grève
de l'usine Snecma, 29 novembre 1947

Sale of the newspaper *Femmes françaises*
by an activist during the strike at the Snecma
factory, 29 November 1947

Willy Ronis (1910-2009)

Photographie – Médiathèque du patrimoine
et de la photographie



Germaine Poinso-Chapuis sortant du Conseil
des ministres à l'Élysée, 9 juin 1948



Germaine Poinso-Chapuis leaving the Council
of Ministers at the Élysée, 9 June 1948

Agence Keystone

Photographie © Keystone-France/GAMMA RAPHO

Cette ancienne résistante est la première femme ministre de plein exercice chargée de la Santé publique et de la Population (24 novembre 1947-26 juillet 1948). Après son départ, elle reste très active sur le plan parlementaire en faisant, entre autres, de nombreuses propositions de loi. Avocate, elle a incarné le féminisme et l'engagement politique au sein de la démocratie chrétienne. Elle défend, par exemple, la cause des enfants et des personnes handicapées.



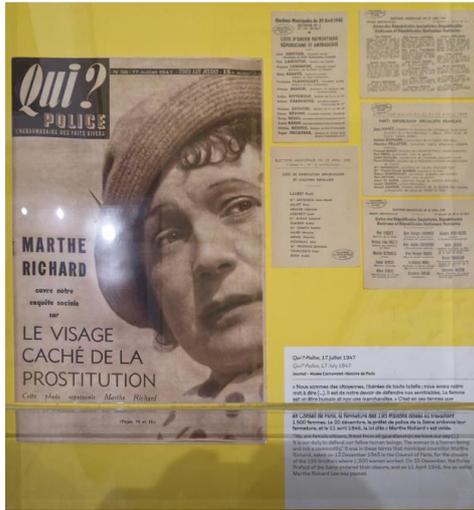
Congrès international des femmes, 1945, meeting of clôture au Vélodrome d'Hiver, 1^{er} décembre 1945

International Women's Congress, 1945, final meeting at the Vélodrome d'Hiver, 1 December 1945

Robert Doisneau (1912-1994)

Photographie © Robert DOISNEAU/GAMMA RAPHO

La Fédération démocratique internationale des femmes, d'obédience communiste, est fondée lors du congrès de Paris, entre le 26 novembre et le 1^{er} décembre 1945. Elle affiche une ambition féministe, prônant « l'égalité complète, en droits, des femmes et des hommes dans tous les domaines de la vie sociale, juridique, politique et économique ». Devant la Snecma (entreprise nationalisée comptant plusieurs usines à Paris et en banlieue) alors en grève, une militante communiste vend *Femmes françaises*, journal édité par l'Union des femmes françaises.



Les espoirs de la Libération

En 1945, au sein du Conseil municipal de Paris, alors majoritairement à gauche, les femmes sont environ 12 %. C'est plus que le pourcentage de femmes à l'Assemblée nationale ou au Conseil général de la Seine (environ 5 %). Le Parti communiste est le parti le plus féminisé. Ses élues parisiennes sont des militantes chevronnées, issues de la Résistance, avec de riches parcours associatifs (à l'Union des femmes françaises, notamment) et politiques. Plusieurs ont des mandats nationaux. Moins nombreuses, les élues catholiques les plus progressistes sur le plan social sont actives au sein du Mouvement républicain populaire. L'Union féminine civique et sociale investit le terrain politique et ouvre, dès novembre 1944, un centre de formation civique pour les femmes à l'Institut catholique de Paris. La modernité de ces apprentissages citoyens entre souvent en conflit avec le discours conservateur du clergé.



« Je ne vote pas (toujours)... », 1950
 "I don't (always) vote ...", 1950
 Union féminine civique et sociale,
 Claude Verrier (1919-2004)
 Affiche - Centre des Archives du féminisme, université d'Angers

Cette affiche qui témoigne d'un souci de communication efficace et moderne manie l'humour, en réponse aux détracteurs du vote des femmes. Elle légitime les électrices comme des sujets politiques conscients de réalités spécifiquement liées à l'expérience de la plupart des femmes, et qui ne votent pas nécessairement comme leur mari ou leur père ! Elle émane d'une association catholique, l'Union féminine civique et sociale, ayant longtemps défendu le vote familial au détriment du vote féminin.



Conférence nationale de la CGT pour la défense des revendications et de l'organisation des travailleuses à Issy-les-Moulineaux, les 15-16 février 1958

National CGT (trade union) conference for the defence of the demands and organization of female workers in Issy-les-Moulineaux, 15-16 February, 1958

Affiche – Collection IHS-CGT



Délégation de l'UJRF [Union des jeunesses républicaines de France] et [de l']UJFF [Union des jeunes filles de France] à Matignon, rue de Varenne, Paris 7, pour la Paix en Algérie, 28 avril 1956

Delegation of the UJRF [Union of the Republican Youth of France] and the UJFF [Union of Girls of France] in Matignon, rue de Varenne, Paris, for peace in Algeria, 28 April 1956

Gérald Bloncourt (1926-2018)

Photographie – Collection particulière Isabelle Bloncourt Repiton © Gérald Bloncourt

Les scandaleuses

Alors que le féminisme reste au creux de la vague, la littérature, la chanson, la scène échappent en partie au conformisme familialiste et puritain des années cinquante.

Scandaleuse, Simone de Beauvoir, identifiée à la bohème de la rive gauche, incarne désormais la « débauche ». Mais son message éveille les consciences de ses nombreuses lectrices. Scandaleuses aussi en 1964-1965, les premières Parisiennes qui sortent en minirobes et minijupes, quand d'autres – ou les

mêmes – adoptent le pantalon. Précédant la nouvelle vague féministe, le langage vestimentaire parle de libération, sous le regard des photographes qui saisissent ce moment troublant.

Comme une réplique du séisme des Années folles, les années soixante révolutionnent le rapport au corps. Il devient banal de sortir bras nus et de fumer dans la rue ou au café. Paris est à la fois l'épicentre et la vitrine de tous ces changements culturels.



Gisèle Freund, *Simone de Beauvoir*, 1948
Photo © Maison Européenne de la photographie / IMEC,
Fonds MCC, Dist. RMN-Grand Palais

Renouveaux au creux de la vague

Les revendications des femmes dans le monde du travail trouvent à partir de 1965 un écho au ministère du Travail. Un Comité d'études et de liaison des problèmes du travail féminin se met en place, présidé par Marcelle Devaud. Il est à l'origine du « féminisme d'État ». Le taux d'activité des Françaises est en hausse, c'est aussi la fin du baby-boom. C'est dans ce contexte que les premiers signes d'un renouveau féministe apparaissent.

En 1956, le combat pour la maîtrise de la fécondité reprend vigueur. Mais la situation politique est tendue dans un contexte de décolonisation, une cause qu'embrassent un certain nombre de Parisiennes : porteuses de valise, militantes communistes, intellectuelles, avocates ou encore artistes



Janine Niépce, *Jeune fille et la pilule contraceptive*, 1967
© Janine Niépce/ Roger-Viollet

En pleine guerre d'Algérie, la plasticienne Niki de Saint Phalle s'arme d'un fusil. Le premier tir a lieu le 12 février 1961 devant des photographes et des artistes, impasse Ronsin, à Montparnasse où elle a son atelier. L'action consiste à tirer sur un support comportant des objets et formes diverses en plâtre blanc, qui libèrent de la peinture. « Un assassinat sans victime. J'ai tiré parce que j'aimais voir le tableau saigner et mourir ». L'une des cibles des "Tirs" représente son père, qui l'a violée alors qu'elle avait onze ans.



André Morain, *Niki de Saint Phalle, «le tir»*, 1961
Maison européenne de la photographie, MEP
© André Morain



Niki de saint Phalle, *tir première séance - deuxième séance shooting session*, 1961. Musée d'Art Moderne et Contemporain (MAMAC). Photo Muriel Ansens/Ville de Nice
© 2022 Niki Charitable Art Foundation / Adagp, Paris

Mai 68

En 1968, la contestation éclate dans les milieux étudiants, le monde du travail et de la culture. La grève générale transforme Paris en forum. Dans les assemblées générales, les manifestations, les affrontements de rue, les femmes sont partout.

Quelques réunions mixtes sur « les femmes et la révolution » ont lieu mais le sujet est périphérique. Les hommes occupent le devant de la scène médiatique, tandis que les femmes gèrent l'intendance.

Un tract à l'Institut d'études politiques ironise à ce sujet : « L'efficacité de la grève serait sans aucun doute plus radicale si toutes les femmes refusaient de faire la cuisine et laissaient s'empiler la vaisselle comme s'empilent les ordures dans la rue [...] Souhaitons que les filles de Sciences Po, [...] abandonnent au plus tôt leur situation privilégiée de monopole dans leur confection des sandwiches et le service de balayage et de nettoyage de l'école ».



Occupation du magasin du Printemps par le personnel en grève en mai 1968 à Paris
Strike at the Printemps department store with an occupation by its staff, May 1968, Paris
Robert Doisneau (1912-1994)

Photographie © Robert DOISNEAU/GAMMA RAPHO



Paris, mai 1968 (jeune femme qui lance un pavé), 1968

Paris, May 1968 (young woman throwing a paving stone), 1968

Henri Cartier-Bresson (1908-2004)

Photographie – Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris



Manifestation de République à Saint-Lazare, à l'appel des syndicats, le 29 mai 1968

Demonstration from République to Saint-Lazare, called for by the unions, 29 May 1968

Gérald Bloncourt (1926-2018)

Photographie – Collection particuliers Isabelle Bloncourt Replon © Gérald Bloncourt



Rue Réaumur, Paris, mai 1968,
1968

Rue Réaumur, Paris, May 1968,
1968

Henri Cartier-Bresson (1908-2004)

Photographie – Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris



Participantes aux Journées nationales féminines de la Confédération française démocratique du travail (CFDT), à l'entrée du siège régional, 26, rue de Montholon, 13 février 1965

Bernard Weitz

Photographie – Coll. Archives CFDT. / Bernard Weitz

L'émancipation des femmes se déploie sur la scène syndicale. Héritière du syndicalisme chrétien, la CFDT, avec Jeannette Laot, évolue vers des positions féministes. Les commissions féminines ont un rôle important d'information, de pression et de formation.

À la CGT, Marie Couette fonde la Commission féminine et obtient en 1946 la suppression de la loi qui permet l'abattement de 10 % sur les salaires féminins. La revue *Antoinette*, créée en 1955, témoigne de la vitalité du féminisme syndical.



Antoinette, n° 52, juin 1968 : Femmes en grève à l'usine Mécanode de Bobigny, 1958

Antoinette, no. 52, June 1968: Women on strike at the Mécanode factory in Bobigny, 1958

Confédération générale du travail (CGT) Smollanoff (auteur de la photographie)

Revue – Collection IHS-CGT

Le temps des libérations (1970-2000)

Dans l'onde de choc des espérances révolutionnaires des années 1968, le féminisme resurgit, métamorphosé. Le Mouvement de libération des femmes (MLF) se forme en 1970 et fait de la liberté de disposer de son corps un enjeu central. Paris accueille de vastes manifestations jusqu'au vote de la loi Veil (1975) autorisant l'interruption volontaire de grossesse (IVG) et à sa confirmation en 1979.

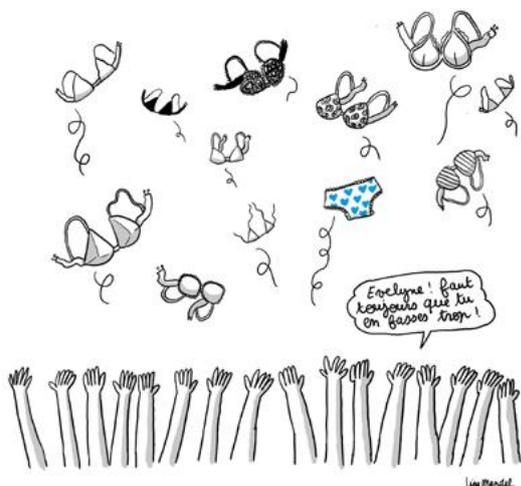
Les mobilisations sont diverses et inédites : lesbiennes, femmes de ménage, femmes prostituées, femmes noires, femmes immigrées... La domination masculine dans le milieu culturel et intellectuel parisien est dénoncée, le statut des femmes réduites à des objets de fantasme critiqué.

Les mouvements de femmes se transforment à la fin du siècle. La création féminine s'impose dans les rues de Paris, car s'émanciper, c'est aussi se donner le droit d'occuper l'espace public pensé par et pour les hommes.

Mais les inégalités entre femmes et hommes demeurent importantes dans de nombreux domaines. Ainsi, sur la scène politique, les femmes restent sous-représentées, ce qui justifie la campagne pour la parité, concrétisée par une loi en 2000.

Le MLF : une révolution symbolique

Le MLF est non mixte et autogéré. Il veut porter la voix de toutes, mais très vite, des icônes, comme Simone de Beauvoir, des journalistes, des avocates comme Gisèle Halimi, des écrivaines, des sociologues incarnent dans l'opinion le nouveau féminisme. Des associations, comme Choisir (la cause des femmes) ou la Ligue du droit des femmes, représentent une partie du mouvement.



« Histoires de meufs : militantes ! » Un éclairage illustré par Lisa Mandel

Le Mouvement de libération des femmes (MLF), né en 1970, est un mouvement féministe non mixte et autogéré : toutes les participantes, et non quelques porte-paroles, ont le pouvoir de décision. Le projet révolutionnaire du MLF va au-delà de l'égalité de tous les droits : il s'agit d'abolir le patriarcat. Les actions des militantes sont souvent provocatrices et médiatiques, par exemple le dépôt sous l'Arc de Triomphe de fleurs pour la femme du Soldat inconnu. En 1971, le MLF publie une pétition signée par 343 femmes osant déclarer avoir avorté, alors que cela est encore interdit et puni par la loi.



Annnonce de la grève des femmes pour le 9 juin 1974

Poster for the women's strike on 9 June 1974

Catherine Deudon (née en 1940)

Photographie © Catherine Deudon/Roger-Viollet

En juin 1974, le MLF appelle à « la grève des femmes » : grève du travail domestique non reconnu, obligatoire et non payé, grève de la reproduction, grève pour les soins aux enfants, grève du travail salarié... Cette action a pour objectif de révéler le vrai rôle des femmes dans la société.





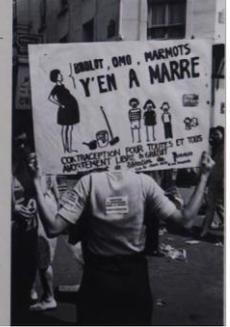
Esther Ferrer, *Série: Mains Féministes* - Photo noir et blanc à partir d'un rayogramme de 1977 - N° série: 2/9C - 1977/2005
- Tirage 2012 Collection privée Esther Ferrer

« Notre corps nous appartient »

La lutte pour la liberté de l'avortement prend son essor à Paris en 1971. Christine Delphy, Anne Zelensky, avec d'autres militantes du tout nouveau MLF publient le Manifeste des 343 femmes dans *Le Nouvel Observateur*. Les signataires déclarent avoir avorté. Parmi elles, Stéphane Audran, Colette Audry, Françoise d'Eaubonne, Catherine Deneuve, Marguerite Duras, Françoise Fabian, Brigitte Fontaine, Antoinette Fouque, Bernadette Lafont, Violette Leduc, Ariane Mnouchkine, Jeanne Moreau, Bulle Ogier, Marie-France Pisier, Micheline Presle, Christiane Rochefort, Yvette Roudy, Françoise Sagan, Delphine Seyrig, Nadine Trintignant, Agnès Varda, Marina Vlady, Monique Wittig. Gisèle Halimi, avocate et fondatrice de l'association « Choisir la cause des femmes », qui a également signé, est prête à intervenir en cas de procès. C'est le coup d'envoi d'une lutte multiforme pour le droit de maîtriser sa fécondité.



« Boulot, Omo, Marmots / Y'en a marre / Contraception pour toutes et tous », 1971
 "Work, Cleaning, Kids / We're fed up / Contraception for all", 1971
 MLF
 Affiche - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



Manifestation pour l'avortement et la contraception à Paris, France, en 1972
 Demonstration for the right to abortion and contraception in Paris, France, 1972
 Richard Frieman-Pelips (né en 1940)
 © Richard FRIEMAN/GAMMA RAPHO

Histoires d'A, 1973

Histoires d'A, 1973

Monique Frydman (née en 1943)

Affiche - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand © Adagp, Paris, 2022

Ce film documentaire par Charles Belmont et Marielle Issartel voit le jour grâce au Groupe information santé et au Planning familial. Il s'inscrit dans le courant du cinéma militant de 1968 et donne à voir un avortement en direct selon la méthode Karman, ainsi que des entretiens avec des militants. À sa sortie, il est interdit à la diffusion publique comme privée. L'affiche est également interdite pour « mauvais goût, seins agressifs et exhibitionnisme de la maternité ». La diffusion militante assure toutefois un énorme succès public du film.



Manifestation du Mouvement pour le droit de l'avortement et de la contraception (MLAC), 29 novembre 1973
 Demonstration by the Movement for the Freedom of Abortion and Contraception (MLAC), 29 November 1973
 Christian Sauroch (né en 1950)
 Photographie © Christian SAUROCH/GAMMA RAPHO

Et les Guines rouges sont arrivées...

Les homosexuelles sont omniprésentes sur la scène féministe. Participer au mouvement des femmes répare un sentiment d'exclusion : l'homosexualité est alors stigmatisée et considérée comme une maladie mentale. Mais les préjugés existent aussi à l'intérieur

du mouvement féministe.

En 1971 naît le premier groupe lesbien, les Gouines rouges, en même temps que le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) qui se réunit aux Beaux-Arts et à Vincennes, en rupture avec la modération de la seule association homosexuelle jusque-là existante, Arcadie. À partir de 1975, d'autres collectifs se forment comme le Groupe des lesbiennes féministes, puis le Groupe des lesbiennes de Paris, non sans tensions avec le féminisme. Un mouvement autonome lesbien est en gestation, la « visibilité lesbienne » sera le mot d'ordre des années 1980.



« Marche nationale des homosexuels et lesbiennes, Paris, samedi 19 juin », 1982
 "National March for Homosexuals and Lesbians, Paris, Saturday 19 June", 1982
 Comité d'urgence anti-répression homosexuelle (CUARH)
 Affiche – Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



« Rencontre lesbienne les 21 et 22 juin à Paris, place des fêtes, 9 rue du Pré-Saint-Gervais », 1980 ↑

"Lesbian meeting, 21. & 22 June in Paris, place des fêtes, 9 rue du Pré-Saint-Gervais, 1980"

Michèle Larrouy, Groupe des lesbiennes de Paris

Affiche – Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand

Contre le viol et les violences

La dénonciation des violences masculines prend une place centrale dans la nouvelle vague féministe. Elle rejoint en effet la lutte pour la liberté de disposer de son corps. Pour le MLF, il faut en finir avec le silence et la honte des victimes. Dès 1970, Emmanuèle Durand (Emmanuèle de Lesseps), dans le numéro de *Partisans*, raconte son expérience du viol.

Le besoin d'associations spécifiques se fait sentir. SOS Femmes alternatives, avec une ligne d'écoute, est créé en 1975 par la Ligue du droit des femmes. Puis le Collectif contre le viol et les violences sexistes est formé à Paris. En 1978, le Centre Flora-Tristan ouvre à Clichy. Allant dans le même sens, des livres paraissent, diffusant une analyse radicalement nouvelle du viol comme l'expression d'un rapport de pouvoir. Le 4 mars de la même année, des femmes organisent, pour la première fois à Paris, une manifestation nocturne : « Femmes, prenons la nuit ».



« L'année des prostituées », *Libération*, 10 juin 1975
 "The Year of Prostitutes", *Libération*, 10 June 1975
 Journal - Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Cinq cents prostituées occupent la chapelle Saint-Bernard pour dénoncer les contraventions dressées pour racolage et les menaces d'emprisonnement en cas de récidive qui mettent les mères en grande difficulté. Elles s'opposent aussi à la réouverture des maisons closes. La médiatisation est intense. Plusieurs organisations politiques et syndicales de gauche, ainsi que des féministes, apportent leur soutien. Le 10 juin 1975, la police met fin brutalement à l'occupation, mais le sujet fait désormais débat.



« Vivre comme les autres femmes », vers 1975

"Live like other women", c. 1975

Cabu (1938-2015)

Affiche - Collection Dixmier

Cette affiche de Cabu le souligne à juste titre : de nombreuses prostituées craignent d'être séparées de leurs enfants, confiés à la Direction départementale des affaires sanitaires et sociales. Le 18 novembre 1975, à la Mutualité, deux prostituées, Ulla et Sonia, organisent des Assises nationales de la prostitution, où les prostituées peuvent enfin s'exprimer publiquement. Malgré la constitution d'une Association nationale d'action et de défense des femmes prostituées, le mouvement ne parvient pas à s'inscrire dans la durée.



« Une maison paradis, une maison kaléidoscope, une maison éclore, une maison des femmes pour toutes les femmes, elle est au 58, rue Saint-Sabin à Paris 11^e », vers 1977

"An idyllic house, a kaleidoscope house, a fledgling house, a women's house for all women, at number 58 rue Saint-Sabin in Paris (11th arrondissement)", c. 1977

L'information des femmes (La Garenne-Colombes)

Affiche - Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Cette affiche célèbre la première maison des femmes autogérée à Paris. Elle est créée en 1977 à Bastille. Du dessin, stylisé, aux teintes rosées, se dégage une atmosphère onirique. Le lieu se veut maison « éclore » (par opposition à « maison close »). Les lieux de femmes peinent à s'inscrire dans la durée. L'expérience la plus longue est celle de la Maison des femmes de Paris qui ouvre en 1982, 8, cité Prost. Plusieurs associations la font vivre comme lieu d'accueil, d'information et de convivialité.

« D'ici et d'ailleurs » : femmes exilées, femmes immigrées, femmes noires

En 1976, une dizaine de femmes africaines, antillaises et afro-américaines créent la Coordination des femmes noires, à l'intersection de deux grandes causes. La première Journée des femmes noires a lieu le 29 octobre 1977. En 1978, Awa Thiam fonde le Mouvement des femmes noires. Le « féminisme noir », qui concerne à Paris des femmes d'origines très diverses, perce difficilement.

L'organisation des femmes racisées est facilitée après 1981 par le droit reconnu aux personnes immigrées de se réunir en association loi 1901. Le nombre d'associations féminines tenues par et pour des femmes étrangères, le plus souvent maghrébines, explose. En 1988, elles sont 48 en Île-de-France. Au premier plan, la satisfaction de demandes économiques, sociales, culturelles. Dans un contexte de montée du racisme, en 1984, un Collectif féministe contre le racisme se forme à Paris.



« Les Nanas beurs », vers 1995

"Arab chicks", c. 1995

A.C.I.D.

Affiche – Archives Recherches Cultures Lesbiennes

La Marche pour l'égalité et contre le racisme, dite « marche des Beurs », se déroule du 15 octobre au 3 décembre 1983. Dans son sillage, de nombreuses associations de jeunes issus de l'immigration se constituent. Les Nanas beurs, réunissant des jeunes femmes féministes issues de l'immigration, sont une de ces nouvelles associations, fondée en 1985 à Boulogne-Billancourt par Souad Benani, d'origine marocaine et venue étudier la philosophie à Paris.



« Modefen, Mouvement pour la défense des droits de la femme noire », 1982

Claudine Suret-Canale (née en 1949)

Affiche – Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand





« Femmes victimes de violences, ne restons pas isolées! », 1978

"Women victims of violence, don't stay isolated!", 1978

Association Quand les femmes s'en mêlent

Affiche – Musée Carnavalet-Histoire de Paris

Elles en ont assez d'être violées, humiliées, réduites en objets, elles attaquent *Détective*, décembre 1978

They've had enough of being raped, humiliated, and objectified; now, they're attacking, *Détective*, December 1978

Anonyme

Affiche – Archives Recherches Cultures Lesbiennes

Détective, journal populaire diffusé à 300 000 exemplaires, a l'habitude de titrer sur des « faits divers » liés aux violences sexuelles, dans des affiches très reconnaissables. Des féministes ont l'idée de les détourner en collant ce visuel sur mille d'entre elles, retournant le message du journal. Un collectif de femmes contre *Détective* se constitue et organise une manifestation contre la presse sexiste.

Les mobilisations de travailleuses

La réduction des inégalités sexuées dans le monde du travail est depuis 1965 un objectif étatique : un Comité du travail féminin est piloté par la gaulliste Marcelle Devaud, puis, en 1974, un secrétariat à la Condition féminine est confié à Françoise Giroud ; en 1983, la loi Roudy porte sur l'égalité professionnelle. D'autres lois suivront, manifestement insuffisantes et mal appliquées. D'innombrables manifestations indépendantes, syndicales et/ou féministes de travailleuses le rappellent. Au bas de l'échelle, les employées de maison vont se mobiliser pour diminuer leur journée de travail de 12 à 9 heures. Les infirmières s'insurgent régulièrement contre l'invisibilité, le manque de reconnaissance, la faiblesse structurelle de leurs salaires, dans une profession féminine à 80 % et peu syndicalisée. Malgré quelques avancées, les métiers féminins restent sous-rémunérés.





Ras les globules, 2011

Fed Up [Ras les globules], 2011

Nicole Peskine (née en 1943)

Montage photographique – Collection Nicole Peskine

Ce montage assemble une vingtaine de photographies prises lors des manifestations parisiennes de 1968, 1977, 1988, 2010 et 2011 où domine la présence des infirmières, devenue familière du pavé parisien à la fin du 20^e siècle. Nicole Peskine y montre la récurrence de certaines luttes. Comédienne, militante à la Gauche prolétarienne, institutrice en région parisienne, elle s'est ensuite consacrée à la photographie, en artiste indépendante.

Exister dans les assemblées élues

Dans les années 1970, les femmes sont quasi absentes de la vie politique française. Le MLF n'y change rien. En revanche, son existence stimule la révolte au sein des partis politiques.

L'alternance politique de 1974 ouvre la voie à une forme de « récupération » du féminisme par le pouvoir. La féminisation des gouvernements progresse légèrement. Françoise Giroud, la cofondatrice de L'Express, est nommée secrétaire d'État à la Condition féminine. Elle propose « 110 mesures pour les femmes » mais peu sont concrétisées.

La même année, Arlette Laguiller se déclare «



Pierre Michaud, 6 oct 1979 Marche des femmes,
Groupe de femmes assises faisant le signe « féministe », 1979
© Pierre Michaud / Gamma Rapho

candidate à la présidence de cette République d'hommes ». Elle est la première à le faire légalement.
Si le pouvoir reste masculin, le taux de féminisation de la vie politique parisienne est largement supérieur à celui du reste de la France.



« À l'école orientons-nous toutes directions, les métiers n'ont pas de sexe. », 1984
"At school, let's go in all directions, professions have no gender", 1984
Ministère des Droits de la femme
Affiche - Centre des Archives du féminisme, université d'Angers

Cette campagne publicitaire en faveur de l'égalité à l'école et dans le cadre professionnel est lancée par le ministère des Droits de la Femme, après l'adoption de la loi sur l'égalité professionnelle du 13 juillet 1983.

Yvette Roudy, 6 avril 1984
Yvette Roudy, 6 April 1984
Julien Cassagne
© Julien Cassagne/AFP

←----

Cultures féministes

Le féminisme propose un changement culturel fondamental qui passe par la valorisation de la création des femmes. L'édition (éditions des femmes, Tierce...), la librairie (la librairie des femmes, Carabosses), les festivals (Musidora...) accompagnent la diffusion des écrits, des œuvres, des films de femmes, avec succès. Dans les universités, les études féminines (Hélène Cixous) et féministes prennent leur essor. Leur contribution à la recherche est valorisée par de nouvelles associations au cours des années 1980.

D'innombrables initiatives rassemblent des femmes artistes en collectifs tandis que se renforce la critique de l'omnipotence masculine dans le monde de l'art.

Le genre s'impose à partir des années 1990 comme un concept central pour comprendre la construction sociale du féminin et du masculin. À la toute fin du 20^e siècle, les approches queer analysent les normes et les transgressions de genre.



ORLAN, *Le Baiser de l'artiste. Le distributeur automatique ou presque! n°2*, 1977.

Maison européenne de la photographie, MEP
© Adagp, Paris, 2022

Décryptage d'une œuvre : le baiser d'ORLAN

En 1977, ORLAN réalise un happening féministe à l'entrée de la Foire internationale de l'art contemporain (FIAC), au Grand Palais. Pour dénoncer la marchandisation du corps des femmes et l'absence des femmes artistes dans cette manifestation, elle propose *Le Baiser de l'artiste*, embrassant les visiteurs qui le souhaitent pour 5 francs. La performance fait scandale, et l'artiste perd son emploi d'enseignante. Le corps est politique. ORLAN dénonce les pressions exercées sur les femmes en mettant son corps en jeu dans les transformations/métamorphoses rendues possibles par la génétique, la chirurgie esthétique, les nouvelles technologies. Elle s'imposera comme l'inventrice de « l'art charnel », sa version du body art, singulière entre toutes.



Ensemble du soir complet ayant été porté par Juliette Gréco, vers 1986

Complete evening ensemble worn by Juliette Gréco, c. 1986

Sonia Rykiel (1930-2016)

Costume – Palais Galliera-musée de la Mode de la Ville de Paris

La couturière Sonia Rykiel ouvre en 1968 sa première boutique sur la rive gauche, rue de Grenelle (6^e arr.) : un succès immédiat. Elle dessine des vêtements décontractés et confortables, qui s'adaptent aux femmes et non l'inverse, créant ainsi un style androgyne chic et élégant. Lors de ses défilés, les mannequins apparaissent joyeuses et épanouies dans des vêtements qui accompagnent naturellement leurs mouvements. La « reine du tricot » s'impose comme « la féministe de la mode ».



Yves Saint Laurent, Paris, 1975, for Vogue Paris

Helmut Newton (1920-2004)

Photographie – Collection Maison européenne de la photographie, Paris

Avec sa main dans la poche, sa façon de tenir sa cigarette, ses cheveux gominés, l'effacement de sa poitrine, la modèle et actrice danoise Vibeke Knudsen ressemble aux garçonnnes des Années folles. La jeune femme porte un costume-pantalon à fines rayures avec une blouse à col noué.

Le smoking féminin d'Yves Saint Laurent est créé en 1966 ; sa version prêt-à-porter est vendue dans la boutique de la rue de Tournon (6^e arr.). Il est un des symboles de la révolution des mœurs.

With her hand in her pocket, her way of holding the



Mère et petite mère, 1970

Mother and little mother, 1970

Raymonde Arcier (née en 1939)

Sculpture en tissu – Collection de l'artiste

Raymonde Arcier travaille à Paris et étudie à Vincennes lorsqu'elle rencontre le MLF. Elle participe à l'aventure collective du journal *Le torchon brûle*. Les corvées domestiques, devenues un enjeu politique, l'inspirent particulièrement. Artiste autodidacte, plasticienne et poétesse, elle s'explique sur son art féministe en 1976 : « Je tiens à mes aiguilles, on aura du mal à me les arracher. Je veux parler à partir de mon héritage de femme, il me pèse et je ne peux le renier sans me renier moi-même. »



Foire des femmes à la Cartoucherie de Vincennes, 16-17 juin 1973



Women's fair at the Cartoucherie de Vincennes, 16-17 June 1973

William Karel (1940)

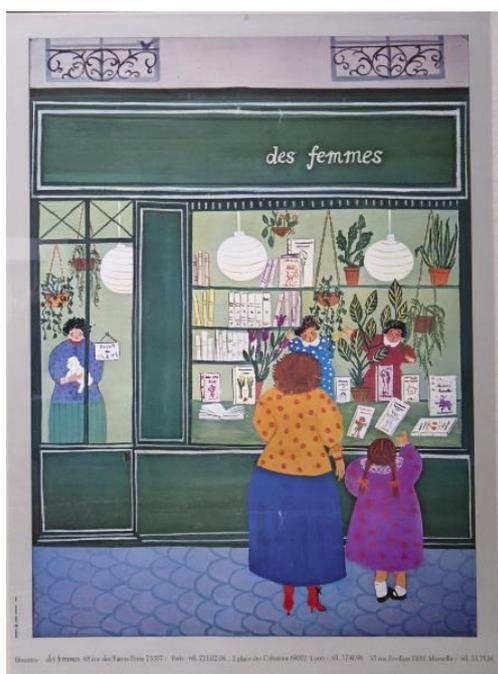
Photographie © William KAREL/GAMMA RAPHO

Carlos Santos



Photographie © Carlos SANTOS/GAMMA RAPHO

Pourquoi une « foire des femmes » ?
 « Pour danser, chanter, jouer, aimer, toutes ensemble. Pour retrouver notre goût du jeu, enfoui, mutilé, colonisé. Pour une prise de parole collective, où l'art ne soit plus coupé de notre réalité de femmes en luttes. » Sur une estrade, des saynètes sont jouées, comme celle où Josy Thibaut et Christine Delphy réinterprètent *Les Malheurs de Sophie*, sous le regard bienveillant de *Mère et petite mère*, œuvre de Raymonde Arcier.



Librairie des femmes



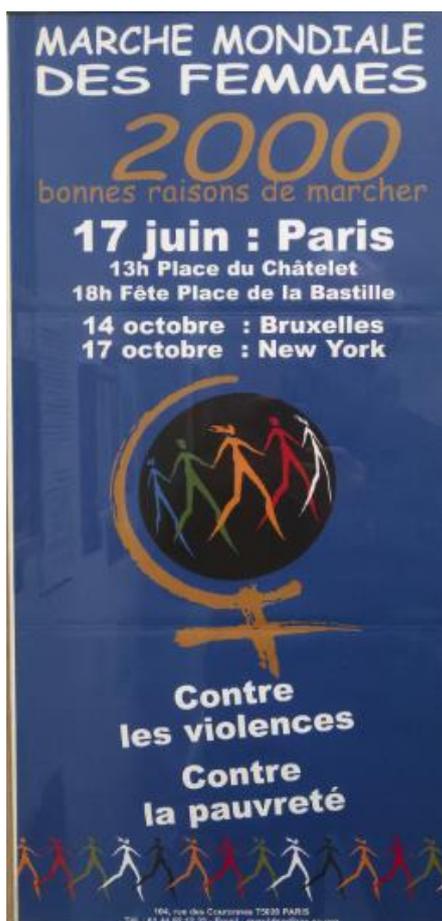
Women's bookstore

L'avenir graphique

Affiche - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand

Inaugurée en 1974, la Librairie des femmes s'installe 68, rue des Saints-Pères (7^e arr.). En 1980, elle est transférée 74, rue de Seine (6^e arr.) et associée à une galerie. Dix-neuf ans plus tard, elle s'installe à son emplacement actuel, 33, rue Jacob (6^e arr.).

Lié aux éditions Des femmes, créées en 1972 par Antoinette Fouque (du groupe Psychanalyse et politique du MLF), le catalogue compte des titres essentiels à la culture féministe : essais, fictions et livres audio (la « Bibliothèque des voix », pionnière en Europe).



« Marche mondiale des femmes, 2000 bonnes raisons de marcher contre les violences [et] contre la pauvreté, 17 juin, Paris », 2000

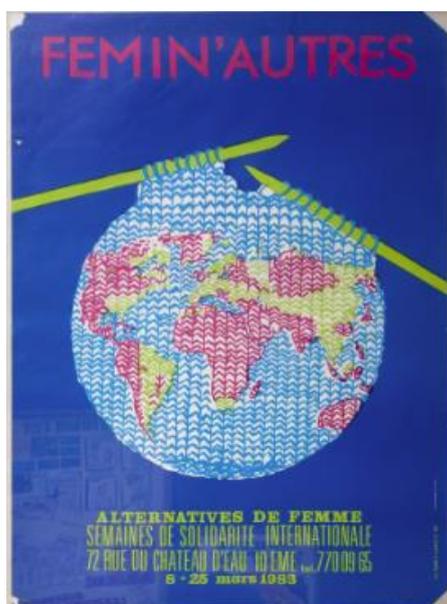


Manifestation du 17 juin 2000

Demonstration of 17 June 2000

Élise Hardy (née en 1962)

Photographie © Elise Hardy/GAMMA RAPHO

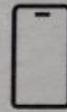


« Femin'autres. Alternatives de femmes. Semaines de solidarité internationale », 8-25 mars 1983

"Feminine others and alternatives. International solidarity weeks", 8-25 March 1983

Claudine Suret-Canale (née en 1949)

Affiche - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand

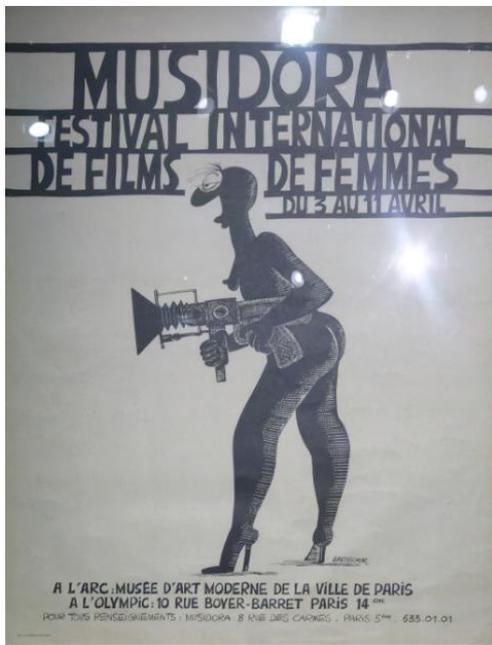


Manifestation pour la défense des droits des femmes le 25 novembre 1995 avec Maya Surduts, Hélène Luc, Dominique Voynet, Arlette Laguiller, Gisèle Halimi, Véronique Neiertz

Demonstration for the defence of women's rights on 25 November 1995 with Maya Surduts, Hélène Luc, Dominique Voynet, Arlette Laguiller, Gisèle Halimi, Véronique Neiertz

Pascal Guyot

Photographie © Pascal Guyot/AFP



Le festival de films de femmes Musidora est né de la révolte contre la minorisation des femmes dans le monde du cinéma. Il se tient pour la première fois en 1974 : les films sont projetés dans les salles de cinéma de l'Olympic et à l'ARC (musée d'Art moderne). Un peu plus tard, Créteil prendra le relais.

Les actrices féministes passent aussi derrière la caméra, à l'exemple de Delphine Seyrig, qui filme en 1981 dans *Sois belle et tais-toi* les actrices dénonçant les rôles stéréotypés et le sexisme dont elles sont victimes.



L'actrice et réalisatrice française Delphine Seyrig répétant une scène du film *Golden Eighties*, réalisé par Chantal Akerman

Delphine Seyrig rehearsing a scene from the film *Golden Eighties* directed by Chantal Akerman, 1985

Jean Ber (né en 1945)

Photographie – Photo Jean Ber

Le festival de films de femmes Musidora est né de la révolte contre la minorisation des femmes dans le monde du cinéma. Il se tient pour la première fois en 1974 : les films sont projetés dans les salles de cinéma de l'Olympic et à l'ARC (musée d'Art moderne). Un peu plus tard, Créteil prendra le relais.

Les actrices féministes passent aussi derrière la caméra, à l'exemple de Delphine Seyrig, qui filme en 1981 dans *Sois belle et tais-toi* les actrices dénonçant les rôles stéréotypés et le sexisme dont elles sont victimes.



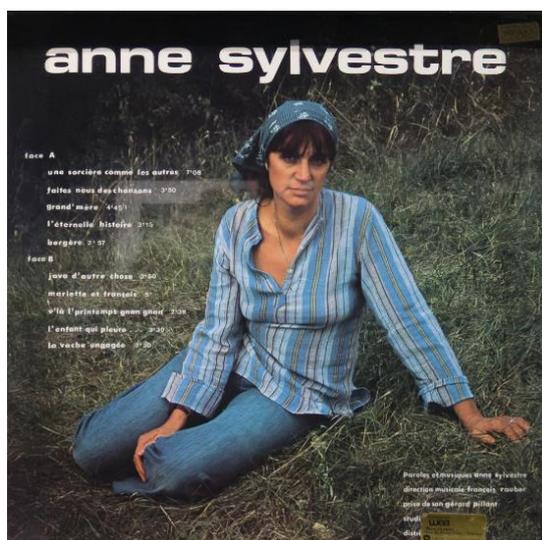
Tournage de *Jane B.* par Agnès V., 1987

Filming of *Jane B.* by Agnès V., 1987

Michel Delaborde (1935-2009)

Photographie – Médiathèque du patrimoine et de la photographie
Photographie Michel Delaborde

Jane B. par Agnès V. est fondé sur la complicité amicale entre les deux femmes, Agnès Varda et Jane Birkin. Dans les années 1980, Jane Birkin oriente sa carrière d'artiste vers le cinéma d'auteur et le film rend compte de ses questionnements à l'aube de ses quarante ans. Photographe, cinéaste, artiste visuelle, Agnès Varda est la seule femme associée à la génération de la Nouvelle Vague. Toute son œuvre est imprégnée d'une sensibilité féministe et d'un fort ancrage parisien.



Une sorcière comme les autres, 1975

A witch like any other, 1975

Anne Sylvestre (1934-2020)

Disque vinyle 33 tours – Collection particulière
Avec l'aimable autorisation de BC Musique

En 1975, la chanson d'Anne Sylvestre *Une sorcière comme les autres* s'impose comme une grande chanson féministe. *Sorcières*, c'est aussi le titre de la revue féministe littéraire et artistique créée par Xavière Gauthier en 1975, et l'inspiration du nom de la librairie féministe Carabosses, ouverte en 1978. Les sorcières, persécutées pour leur indépendance et leurs savoirs, sont des figures inspirantes pour les féministes.

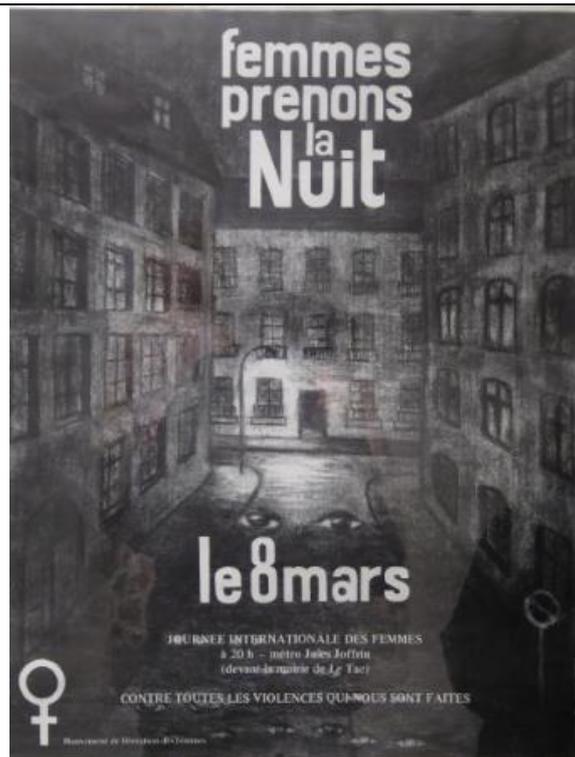
Les féministes et l'espace public parisien

« C'est tout de même malheureux qu'on ne puisse pas se promener après 9 heures du soir » chantent en 1965 « Les Parisiennes », quatuor yéyé. L'insécurité des femmes dans la rue est traitée sur un

mode humoristique mais va bientôt devenir un enjeu politique. Les marches de nuit féministes appellent les femmes à agir. « Prendre la nuit », c'est rappeler que la ville appartient aussi aux femmes et qu'il n'est pas de véritable citoyenneté sans droit à la sécurité. Les cours de self-défense se multiplient d'ailleurs à partir des années 1970 dans la capitale.

Paris apparaît aussi comme une ville masculine en raison du sexisme en vitrine dans les commerces. En 1999, Mix'Cité s'en prend à un grand-magasin qui a placé des mannequins vivants portant des sous-vêtements sexy en vitrine. La même année, Les Chiennes de garde s'en prennent au Fouquet's qui refuse les femmes « non accompagnées ».

« Femmes prenons la nuit : le 8 mars,
Journée internationale des femmes », 1979
"Women take over the night": 8 March,
International Women's Day, 1979
Michèle Larrouy, Mouvement de libération
des femmes (20^e ann.)
Imprimerie libre
Affiche - Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



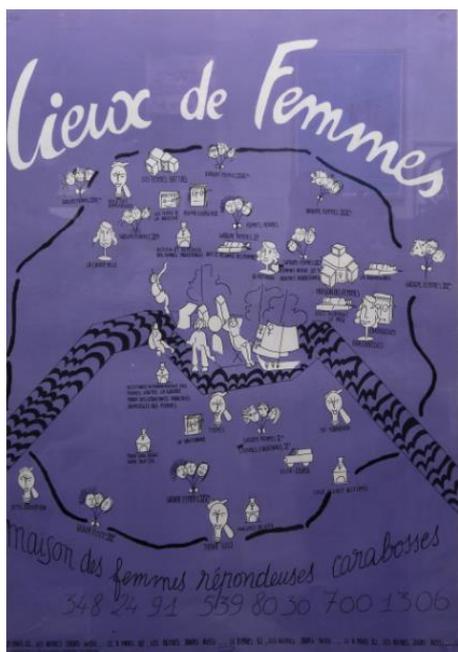
« Dissolution Dans l'eau Pont Marie - 17 Heures, 1978 Paris 11th of May », féministe du 11 mai 1978

"Dissolution in the waters of the Pont Marie - 5pm, 1978 Paris 11th of May", feminist performance of 11 May 1978

Lea Lublin (1929-1999)

Photographies - Courtesy of Nicolas Lublin and gallery 1 Mira Madrid

Lea Lublin est une artiste performeuse féministe. En 1968, pour *Mon fils*, elle déambule au musée d'Art moderne de la Ville de Paris avec son enfant de sept mois pour questionner le rôle familial des femmes. En 1978, dans *Dissolution dans l'eau*, réalisé chez une autre artiste féministe, Françoise Janicot inscrit sur une feuille des clichés misogynes, puis, en procession avec un groupe de femmes, les jette dans la Seine, chargée de les dissoudre.

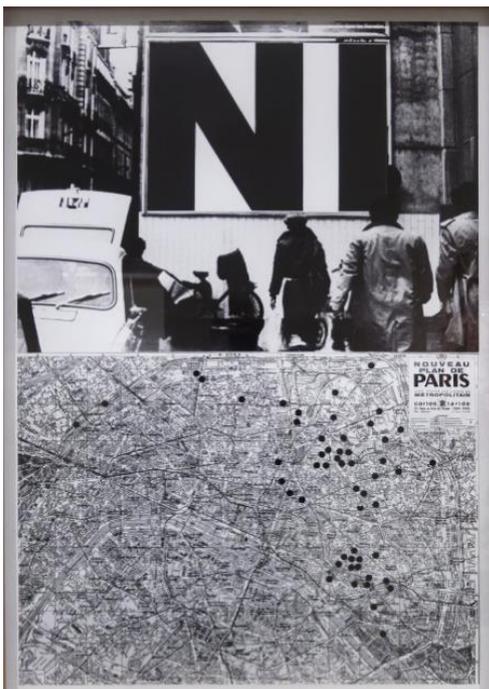


« Lieux de femmes », 8 mars 1982

"Women's space", 8 March 1982

Maison des femmes, Les répondeuses,
Librairie Carabosses

Affiche – Ville de Paris/Bibliothèque Marguerite Durand



Série « NI » (installation sur 54 panneaux d'affichage), 1977-1978

"NI" series (Installation on 54 advertising billboards), 1977-1978

Tania Mouraud (née en 1942)

Photographie et reproduction d'un plan – Collection de l'artiste
© Adagp, Paris, 2022

Très rares sont les artistes femmes présentes dans l'espace public parisien. Le travail de Tania Mouraud dans la rue, « devenue son atelier », rend visible cette absence. Sur des panneaux publicitaires de l'Est de la capitale, elle fait apposer 54 affiches en noir et blanc portant deux lettres en capitales qui forment un énigmatique « NI », une façon de s'insurger contre la pollution visuelle produite par la société de consommation et de laisser travailler l'imagination.



« Mieux que rien c'est pas assez »

Miss.Tic

"Better than nothing is not enough"

Miss.Tic



« La poésie ébauche les contours d'une ville à colorier », 1992

"Poetry outlines the contours of a city to be drawn", 1992

Miss.Tic (1956-2022)

Palissade avec pochoir - Collection atelier Miss.Tic © Adagp, Paris, 2022

À partir de 1985, les pochoirs de l'artiste urbaine Miss.Tic enchantent les murs de Paris. Ses silhouettes féminines sexy en rouge et noir sont accompagnées d'aphorismes qui affirment son désir de jouir de la vie et d'exister dans l'espace urbain : « J'écris à hauteur d'homme ». Poétesse souvent désenchantée, Miss.Tic refuse les étiquettes, mais sa révolte lui inspire des formules ravageuses et politiques. « L'homme est le passé de la femme » et « Le masculin l'emporte, mais où ? ».